

Huitième année, N° 8

de l'Alpe... politique

Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

580

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Renseigne sur tous les problèmes

RELIGIEUX

POLITIQUES

SOCIAUX

LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES

SCIENTIFIQUES

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Té. : 220.50 Compte chèque postal : 489.16.

vendredi 18 mai 1928

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 35.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
Comptes de Chèques et de Quinzaine
(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --
Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres
Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St Gilles, St-Gilles;
Place Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL

100.000 Titres de Capital fr. 100.000.000.
100.000 Parts de Réserve fr. 384.657.742,94
Total fr. 484.657.742,94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.
Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SIEGES :

ANVERS : 36, Courtoir rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La Fontaine et ses fables
Pour célébrer le centenaire de Taine
Le Palais des Beaux-Arts
Le nationalisme
Brialmont
Éloge funèbre de la lenteur
Correspondance

Berthe Dussane
Paul Nève
Marcel Schmitz
Hilaire Belloc
Paul Crokaert
Alexandre Masseron
Comte Adrien de Meets
A. De Ridder

Les idées et les faits : Chronique des idées : « L'Art flamand » de Paul Lambotte : Mgr J. Schyrgens.
— France.

La Semaine

◆ Paix scolaire..., guerre scolaire..., mots trompeurs!

La discussion, au Sénat, du budget des Sciences et des Arts a montré, une fois de plus, à quel point il est difficile, voire impossible, de s'entendre sur le sens des mots en démocratie politique, c'est-à-dire en régime de surenchère électorale.

Le fond du débat en matière scolaire n'est pas une question d'enseignement officiel et d'enseignement libre. Ce qui est en jeu, c'est la prescription formelle, faite aux parents catholiques, de donner, et de faire donner à leurs enfants une instruction et une éducation catholiques.

Partout où les catholiques ne peuvent accomplir librement et facilement ce devoir préaut un régime auquel ils doivent, plus ou moins activement, suivant les circonstances de lieu et de temps, faire la guerre.

Chez nous, en Belgique, l'enseignement officiel est très généralement — non pas neutre, ce mot n'exprimant qu'une impossibilité et une... contradiction — mais a-religieux, c'est-à-dire antireligieux. Comment nos adversaires ne comprennent-ils donc pas qu'un enseignement qui n'est pas spécifiquement religieux, tout imprégné de catholicisme, ne peut pas satisfaire la conscience des parents catholiques?

A lire les discours prononcés au Sénat, on a l'impression que ces messieurs rêvent d'une soi-disant paix scolaire basée sur l'abdication complète des catholiques.

Plus d'attaques contre l'école dite neutre! nous crie-t-on...

S'il y eut des attaques maladroites, nous plaiderions pour leurs auteurs des circonstances largement atténuantes et nous demandons qu'ils ne soient pas désavoués à la légère. Le devoir de qui-conque a une influence sur des parents catholiques est de leur dire et de leur redire — opportune, importune — qu'une école non-catholique est l'ennemi de ce que leurs enfants possèdent de plus précieux : la Foi.

Toujours et partout, il faudra rappeler aux pères et mères chrétiens que l'Église défend à ses enfants la fréquentation d'écoles dites neutres, parce que c'est surtout par de pareilles écoles que se poursuit l'œuvre diabolique de la déchristianisation des masses.

Voyez la France!... C'est par l'école « neutre » qu'on l'a déchristianisée.

Donc une paix scolaire qui demanderait aux catholiques de cesser leurs attaques contre cet enseignement « neutre » — c'est-à-dire, in concreto, qui ne permettrait plus de dire, d'écrire, de prêcher aux croyants que l'école neutre est la plus terrible des armes employées pour combattre l'Église — une pareille paix ne serait pas une paix mais, pour nous, un suicide.

« La Belgique étant ce qu'elle est — a dit le Ministre des Sciences et des Arts — avec ses traditions, je reconnais que l'effort du parti catholique en faveur de l'enseignement est un effort auquel on ne peut refuser son admiration.

« Mais à cet effort se mêle une critique, tantôt ouverte, tantôt sournoise, de ce qui n'est pas l'enseignement catholique. Voilà contre quoi je proteste.

Bien à tort, M. le Ministre, et bien inutilement. Jamais les catholiques ne pourront s'arrêter de dire qu'un enseignement qui n'est pas catholique ne peut les satisfaire parce que négligeant l'essentiel : la Vérité chrétienne.

Encore une fois, il peut y avoir eu des attaques maladroites et inopportunes, elles n'importent guère. Il y a, et il restera toujours, que l'enseignement non-catholique ne peut pas ne pas être nettement anticatholique, ne serait-ce que par sa carence : il n'enseigne pas l'essentiel, il n'inspire pas toute son action de la Vérité suprême : Jésus-Christ!

En Belgique, comme dans la plupart des pays modernes, l'Etat s'est fait instituteur. Il a eu tort. Sa place n'est pas à l'école. Il y est et ce n'est pas demain qu'il en sortira. Et il nous faut bien accepter ce fait comme tant d'autres.

Mais il y a aussi que l'école libre existe, que l'enseignement libre est constitutionnel et que de lui faire la concurrence par des écoles officielles payées par tout le monde, sans subsidier les écoles libres, serait une injustice et une offense à la Constitution.

Nous réclavons donc que l'Etat mette toutes les écoles sur le même pied. La paix scolaire n'est possible que moyennant cette condition là. Que les catholiques fassent de la propagande pour leurs écoles, que les non-catholiques prônent l'enseignement acatholique, cela n'affecte en rien la paix scolaire. Mais que l'on refuse aux catholiques l'égalité de traitement, qu'on les oblige à payer des écoles qui ne peuvent les satisfaire et à soutenir encore l'enseignement catholique, et voilà la véritable et seule guerre scolaire déchainée et entretenue.

« Ce que je constate — a dit, au Sénat, M. de Brouckère — c'est que, après que vous vous êtes fait payer la paix, vous demandez, non pas plus d'égalité ou de justice, mais plus d'argent! »

Où, parce que, hic et nunc, la guerre scolaire, la paix scolaire, la justice scolaire, l'égalité scolaire, reviennent uniquement à des questions d'argent. Les plus beaux discours du monde n'y changeront rien.

M. Digneffe a cru pouvoir déclarer que « l'enseignement officiel devait avoir la primauté. Il est celui qui respecte les convictions de tout le monde, il est celui dans lequel tous les Belges peuvent avoir confiance. »

Erreur absolue. L'Église dénonce à ses fils la nuisance de tout enseignement qui n'est pas spécifiquement catholique et leur impose de l'éviter. D'autre part, il est impossible qu'un enseignement non-catholique respecte les convictions des catholiques, puisque nos convictions exigent que tout enseignement soit imprégné de catholicisme...

Tout cela est tellement clair et évident pour nous, que nous avons quelque difficulté à admettre que des adversaires, de bonne foi, puissent ne pas comprendre notre point de vue...

Que des incroyants n'envoient pas leurs enfants à l'école catholique, nous le comprenons aisément. Mais pourquoi nos adversaires prétendent-ils toujours s'étonner quand nous maintenons que l'école dite neutre ne peut nous satisfaire?

Donc, la paix scolaire n'est possible en Belgique que par l'égalité de toutes les écoles dans l'octroi des subsides. Exiger de l'école libre, pour les subsidier, comme le voudrait M. Digneffe, « que par ses maîtres et par son enseignement, elle use de tolérance et pratique l'absolu respect à l'égard de l'enseignement officiel » est une condition impraticable. L'enseignement catholique se doit de dire aux catholiques qu'il est seul capable de satisfaire aux desiderata catholiques et que l'enseignement officiel (dans la mesure où il n'est pas catholique) est l'ennemi de leurs croyances.

La Fontaine et ses fables⁽¹⁾

Permettez-moi de débiter par une confidence : je ne vous ferai pas de « conférence » sur La Fontaine. Outre que, sur lui, tout a été dit par des hommes savants, par des hommes spirituels, par d'autres hommes qui étaient à la fois spirituels et savants — cela se trouve! — c'est une entreprise un peu impertinente que de vouloir faire des contes sur cet homme qui conta si bien. Nul ne saurait parler de La Fontaine comme lui-même l'a fait. Et puis, peut-on songer sérieusement à un plan quelconque pour analyser ce poète qui fut tout caprice et toute grâce? Faire entrer La Fontaine dans le cadre d'une méthode, cela me paraît aussi cruel et décevant que de crucifier des papillons. On a souvent au juste comparé La Fontaine à un paysage d'Ile-de-France. Il en a le charme discret, l'inimitable harmonie, les pures ondulations, les souples détours. D'autres aspects de la terre forcent une plus bruyante admiration, celui-ci séduit le cœur; ailleurs on se récrie, mais ici l'on bâtit sa maison et l'on finit ses jours. Irons-nous appliquer aux méandres de ces sentiers fleuris la chaîne de l'arpenteur? Ce serait un meurtre, et un meurtre inutile. Promenons-nous dans cette œuvre comme dans un jardin. Oh! pas un jardin de Versailles, mais un de ces antiques parcs demi-seigneuriaux, demi-bourgeois, que traverse un ruisseau où boivent les rossignols.

Si vous le voulez bien, nous allons en toute simplicité, passer une heure avec La Fontaine en lui laissant la parole le plus souvent possible.

Tout le monde sait qu'il naquit, le 8 juillet 1621, à Château-Thierry. Il était de bonne bourgeoisie, fils d'un maître des eaux et forêts, et coula dans sa ville natale une enfance heureuse. Il eut un instant l'idée d'embrasser l'état ecclésiastique, et, vers vingt ans, il entra à l'Oratoire. Des biographes malicieux ont prétendu qu'il avait été entraîné vers cette maison par son amour de la musique, car les Oratoriens possédaient alors une des plus belles maîtrises qu'on pût entendre. Toujours est-il qu'au collège de Juilly, il s'amusait souvent, de sa fenêtre, à descendre au bout d'une ficelle sa barrette pleine de pain jusque dans le poulailler, pour le plaisir de contempler les ébats des volailles autour de cette pitance tombée du ciel.

Dès maintenant, nous remarquons ce trait de son caractère, dont nous retrouvons des témoignages tout le long de sa vie. On l'a traité de paresseux, de négligent et de distrait; ce n'est pas exact. Il travaillait, mais il ne travaillait jamais à la besogne qui lui était officiellement assignée. Son esprit, actif mais indépendant, s'évadait toujours pour se consacrer à des tâches différentes, il était perpétuellement en marge...

C'est ainsi qu'il étudia quelque temps à Paris la théologie, mais il lisait surtout l'Astrée et Clément Marot. Enfin il se décida à rentrer tout de bon dans le siècle et après avoir repris, à Château-Thierry, la charge de son père, vint à Paris étudier les éléments de droit qui lui étaient nécessaires. La Fontaine étudiait! Nous le voyons d'ici. Il fréquenta surtout les brasseries — pardon! — les cabarets qui, alors comme aujourd'hui, abondaient en poètes, critiques, auteurs dramatiques, gens de lettres de toute espèce. Il s'était toujours senti le goût d'écrire, mais non encore l'application nécessaire. Cette vie de bavardages, de flâneries, d'essais inachevés devait lui plaire infiniment. Il nous, dès ce moment, des amitiés de toute la vie. Cet irrégulier, nous dirions presque aujourd'hui ce bohème, mari fantaisiste, fonctionnaire négligent, père oublieux, fut un ami incomparable.

Par une faiblesse dont il ne se défit jamais complètement et qui le rendait inapte à la lutte, à la discussion ouverte, même pour la défense de ses goûts ou de ses intérêts les plus chers, il s'était laissé

donner, à vingt-six ans, une jeune épouse de quinze ans à peine! Après une courte lune de miel, il se détacha d'elle, et finit, toujours pour éviter les discussions, par ne plus remettre les pieds en son logis. Il garda cependant à l'intelligente et autoritaire M^{lle} de La Fontaine une sorte d'amitié particulière, intermittente et jamais tout à fait éteinte. Il avait une conception toute personnelle de la fidélité!

En 1657, son oncle Jannart, secrétaire de Fouquet, le présenta au surintendant. Du coup, La Fontaine était lancé, et appuyé par un des plus brillants patronages qu'ait jamais pu rêver poète débutant. Il reçut pension, à charge pour lui de faire, chaque quartier, quelques vers pour Fouquet.

Chez Fouquet, La Fontaine retrouva Molière : ils s'aimèrent d'esprit et de cœur jusqu'à la mort prématurée du grand comique. La puissance d'observation, le ton vrai de Molière frappèrent La Fontaine en lui révélant son propre génie. Il renonça alors à être un Malherbe comme il l'avait d'abord rêvé, il oublia un peu les bergers de l'Astrée qu'il aimait tant, et dans une lettre à son ami Maucroix, il écrit en parlant des *Fâcheux*, représentés à Vaux en 1661 :

*C'est un ouvrage de Molière.
Cet écrivain par sa manière
Charme à présent toute la Cour.
De la façon dont son nom court,
Il doit être par delà Rome :
J'en suis ravi, car c'est mon homme.
Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il allait ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon,
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie.
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré
Et bon « in illo tempore » :
Nous avons changé de méthode,
Jodelet n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.*

Combien La Fontaine dut mener alors douce vie! Tout en composant nonchalamment *Songe de Vaux*, il regardait s'agiter tout un monde brillant de courtisans, d'auteurs, de femmes exquises. C'est là qu'il connut M^{me} de Sévigné, autre fidèle amie. C'est vers ce temps aussi que tout en se divertissant chez Colletet, il fut amoureux d'une mystérieuse Clymène, qui lui inspira de bien jolis vers. Elle était veuve, mais ne se sentait pas de penchant pour La Fontaine. Il ne suffit pas d'être grand poète pour être heureux en amour. Par bonté d'âme, au lieu de le rebutter ouvertement, elle se déroba derrière ses voiles disant que son chagrin lui interdisait de songer à aucune joie sur terre. La Fontaine la crut sur parole et fit pour elle d'exquises élégies où l'on trouve des vers déjà purement raciniens comme celui-ci :

Vous ne m'avez laissé que l'usage des larmes...

Mais, hélas! ce n'est pas, ou il est peu, de chagrins éternels. La jeune veuve se consolait... avec un autre que La Fontaine. Il en eut grand dépit et grand regret. Comme il était... etc., il se vengea à la manière des poètes : par des vers. Il écrivit une charmante satire toute pleine encore de tendresse, qui devait trouver place plus tard dans le premier volume des *Fables*, sous le titre de « La Jeune Veuve ».

(1) Conférence faite à Bruxelles sous les auspices des Conférences Cardinal Mercier.

LA JEUNE VEUVE

La perte d'un époux ne va point sans soupirs.
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole.
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée.
La différence est grande; on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne :
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits;
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne.
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable;
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on yerra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.
L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait : « Attends-moi, je te suis, et mon âme
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage.
Il laissa le torrent couler.
A la fin pour la consoler :
« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes,
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est de vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports;
Mais après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. — « Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe;
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure;
Le deuil enfin sert de pâture,
Toute la bande des atours
En attendant d'autres amours.
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin;
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri,
Mais, comme il ne parlait de rien à notre belle :
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? » dit-elle.

ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carrière.
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché, Damon, vous m'exhortez
À peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux, si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera!

Mais des peines moins suaves allaient accabler notre doux rimeur. En 1661, Fouquet était arrêté, jeté en prison, inculpé de crime d'Etat, ruiné dans ses biens, menacé dans sa vie. On imagine la débâcle de la cour qu'il avait réunie autour de lui, et si les abandons et les trahisons eurent beau jeu. Cependant, il garda des fidèles. Les plus hardis en furent, non les plus puissants, mais son secrétaire Pellisson, enfermé à la Bastille, et le candide La Fontaine. La Fontaine parle avec le courage d'une âme pure. Cet homme à qui on a souvent reproché, non sans apparence de raison, les prudentes morales de ses fables, fut, sans avoir l'air d'y toucher, une sorte de héros de l'amitié. Voici son premier coup d'éclat qui est, en même temps qu'une belle action, un admirable poème : *Élégie aux Nymphes de Vaux*.

POUR M. FOUQUET.

AUX NYMPHES DE VAUX.

1661.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes;
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueneil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes;
Chacun attend de vous ce devoir généreux,
Les Destins sont contents; Oronte est malheureux
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité!
Dans les palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses desirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière,
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisoient-ils pas, sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses desirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la Cour :
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas
Si le long de vos bords Louis porte ses pas.

avec visites de

Pèlerinages à Lourdes

PARIS, BORDEAUX, PAU, BIARRITZ, CAUTERETS, GAVARNIE et LISIEUX
Départs : 17 juin, 8 et 29 juillet, 12 août, 2 et 23 septembre 1928.

S'adresser aux PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX, 147, BRUXELLES

Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
 Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
 Du titre de clément rendez-le ambitieux ;
 C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
 Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
 Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie.
 Inspirez à Louis cette même douceur.
 La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
 Oronde est à présent un objet de clémence :
 S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
 Il est assez puni par son sort rigoureux ;
 Et c'est être innocent que d'être malheureux.

Inutile de dire que ce beau cri, si humain, retentit partout, sauf là où La Fontaine l'avait adressé. La raison d'Etat ne connaît point les raisons du cœur. Fouquet n'en fut pas moins condamné ; et La Fontaine, solidement brouillé du coup avec Colbert, suivit — sans qu'on puisse assurer que ce fût vraiment par ordre — l'exil de son oncle Jannart en Limousin. Il prit d'ailleurs au voyage un plaisir extrême. Tout était pâture et divertissement à cet esprit curieux, pour qui choses et gens se paraient de couleurs toujours nouvelles. Avec une expérience qui, chez tout autre, eût été formulée en paroles amères, il conserva toute sa vie la fraîcheur de regard d'un enfant.

De retour à Paris en 1664, il obtint une modeste charge de gentilhomme servant chez la duchesse douairière d'Orléans. Il partagea son temps entre le palais du Luxembourg où elle loge et Château-Thierry, où brille la jeune duchesse de Bouillon. Il était alors en liaison régulière avec Molière, Chapelain, Boileau, Racine. Certes, les caractères du temps devaient défiler tous au hasard de leurs entretiens. Avec un peu d'imagination, on voit très bien, après telle anecdote contée, tel « potin » rapporté dans leur cénacle, les amis rentrant chacun chez soi, et, sur le même souvenir, Boileau faisant un coin de satire, Molière une scène de comédie et La Fontaine une fable. Il est même probable que La Fontaine devait imaginer sa fable le premier, tandis qu'on parlait encore. Il entrevoyait la ressemblance animale des personnages humains, tel souvenir d'Esopé lui revenait en mémoire, le petit drame se construisait dans sa tête, ses renards et ses rats s'animaient... C'est alors qu'il tombait dans ces distractions légendaires qui le firent passer souvent presque pour un benêt. Divines absences d'un esprit ailé qui a oublié son corps ! Racine, qui était très sensible mais qui n'était pas très bon, Boileau, qui était la raison raisonnable en personne, s'en donnaient de railler et de mystifier le fabuliste quand il oubliait ainsi ce qui l'entourait. Molière voyait plus profond, et, dans un souper où La Fontaine avait été taquiné plus vivement que d'habitude, il dit au fûtiste Descoteaux : « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effacent pas le Bonhomme. »

* * *

Le Bonhomme avait déjà quarante-trois ans et n'avait pour ainsi dire encore rien publié, alors que ses amis fournissaient un effort considérable. Enhardi par le succès qu'avait remporté, dans les salons, son conte de *Joconde*, La Fontaine enfin y joignit huit autres contes tirés de Boccace, un fragment du *Songe de Vaux*, quelques autres pièces, et fit imprimer le tout. Le succès des contes fut grand : littéraire, oui, mais aussi un peu, un tout petit peu scandaleux. Une seconde série fit encore plus de bruit. C'était flatteur, mais pas très sûr. Colbert qui le guettait, trouva ce fonctionnaire conteur un peu trop fantaisiste pour son siècle. Et puis, il est probable que le travail du maître des eaux et forêts était, en effet, fort négligé. Il le rappela vertement à l'ordre en 1666. La Fontaine alors, point si bête, rassembla et mit au point une série d'œuvres différentes des premières. Le 31 mars 1668, sous une belle dédicace à Mgr le Dauphin, paraissent les six premiers livres des *Fables*.

Je vais vous en lire quelques-unes, et je voudrais vous expliquer la pensée qui a guidé mon choix. On a peut-être un peu trop tendance à croire La Fontaine sur sa parole et à voir en lui un imitateur d'Esopé. Contrairement aux auteurs de notre temps, qui prétendent à chaque ouvrage renouveler de fond en comble le travail de l'esprit humain, les auteurs du grand siècle ne se sentaient en sûreté qu'en s'abritant derrière l'exemple de quelque grand ancien. C'est ce que firent La Bruyère avec Théophraste

et La Fontaine avec Esopé. Mais il ne faut les en croire sur parole ni l'un ni l'autre. La Fontaine certes, a pris beaucoup dans Esopé, mais il a pris beaucoup aussi dans Rabelais qu'il savait par cœur, comme Molière le savait également, et il s'est largement nourri de toute la tradition orale par laquelle se transmettait le vieux folklore français, de telle sorte qu'un grand nombre de ses *Fables* contiennent les satires et les fabliaux du Moyen-âge aussi nettement que les autres peuvent continuer ou renouveler Esopé. Ce sont quelques-unes de ces fables plus strictement françaises gauloises que j'ai choisies ici :

LA FEMME NOYÉE.

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
 C'est une femme qui se noie.
 Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien
 Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
 Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
 Puisqu'il s'agit, en cette fable,
 D'une femme qui dans les flots
 Avait fini ses jours par un sort déplorable.
 Son époux en cherchait le corps
 Pour lui rendre, en cette aventure,
 Les honneurs de la sépulture.
 Il arriva que sur les bords
 Du fleuve auteur de sa disgrâce
 Des gens se promenaient ignorant l'accident,
 Ce mari donc leur demandant
 S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
 « Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas :
 Suivez le fil de la rivière. »
 Un autre répartit : « Non, ne le suivez pas ;
 Rebroussez plutôt en arrière ;
 Quelle que soit la pente et l'inclination
 Dont l'eau par sa course l'emporte,
 L'esprit de contradiction
 L'aura fait flotter d'autre sorte. »

Cet homme se railait assez hors de saison.
 Quant à l'humeur contredisante,
 Je ne sais s'il avait raison ;
 Mais, que cette humeur soit ou non
 Le défaut du sexe et l'inclination
 Quiconque avec elle naîtra
 Sans faute avec elle mourra,
 Et jusqu'au bout contredira,
 Et, s'il peut, encor par delà.

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS.

Deux compagnons, pressés d'argent,
 A leur voisin fourreur vendirent
 La peau d'un ours encor vivant,
 Mais qu'ils tiraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
 C'était le roi des ours au compte de ces gens.
 Le marchand à sa peau devait faire fortune ;
 Elle garantirait des froids les plus cuisants ;
 On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
 Dindenant prisait moins ses moutons qu'eux leur ours :
 Leur à leur compte, et non à celui de la bête.
 S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
 Ils conviennent d'un prix, et se mettent en quête.
 Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
 Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre ;
 D'intérêt contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
 L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre ;
 L'autre, plus froid que n'est un marbre,
 Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
 Ayant quelque part où dire
 Que l'ours s'acharne peu souvent
 Sur un corps qui ne vit, ne meurt ni ne respire.
 Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie,
 Et, de peur de supercherie,
 Le tourne, le retourne, approche son museau.
 Flaire aux passages de l'haleine.
 « C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent. »

A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait en seulement que la peur pour tout mal.
« Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre.
— Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

* * *

Après les *Amours de Psyché*, publiées en 1669, La Fontaine fit un grand effort de diplomatie. Ses amis de Port-Royal obtinrent de lui qu'il publiât quelques poèmes d'inspiration pieuse. Ils sont médiocres, il faut bien le dire : La Fontaine moins que personne pouvait travailler sur commande, et son âme insoucieuse n'était pas encore mûre pour suivre les exhortations des Solitaires.

Son bien fondait littéralement dans ses mains insoucieuses. En 1672, la duchesse douairière d'Orléans mourut, et voilà sa place et sa pension encore une fois perdues. L'année suivante, c'est Molière qui mourait, aggravant d'un cruel deuil d'amitié et d'esprit la situation déjà mélancolique du fabuliste. Mais il est une Providence pour les âmes ingénues, et l'amitié devait faire des miracles pour ce délicieux ami. M^{me} de la Sablière, si savante qu'elle observait les étoiles comme Philaminte, si tendre que M^{me} de Sévigné l'appelle quelque part la Tourterelle, prit tout simplement sous son toit le poète qui ne savait pas se débrouiller tout seul avec la vie. Cette intelligente et charmante femme le délivra de tout souci matériel, et le laissa rêver et chanter en liberté. Elle disait de lui : « C'est mon fablier », comme elle eût dit : « C'est mon pommier ». Et elle ne lui demandait rien que de donner des fables dans sa saison comme au pommier de donner des pommes. Que l'amitié est belle, à la fois si prodigue et si discrète !

La Fontaine fut heureux comme jamais. Il continuait d'écrire des fables et passait presque toutes ses soirées à l'hôtel de Bourgogne ou à l'Opéra, car son amour de la musique ne l'avait pas quitté. Incapable de se donner la fatigue d'être courtisan, il continuait, malgré ses succès littéraires très vifs, d'être un peu à l'index. En 1678, il consent à seconder les efforts de ses amis et se décide à publier cinq autres volumes de *Fables*, qu'il dédia à M^{me} de Montespan. M^{me} de Sévigné en apprenait quelques-unes par cœur et ne savait laquelle préférer. Nous ne choisirons non plus qu'elle : tout ici est plaisir sans mélange :

LE HÉRON

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit.
Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux.
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace.
« Moi, des tanches ! dit-il, moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! Aux dieux ne plaise ! »
Il l'ouvrit pour bien moins ; tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit ; il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte.
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

LA FILLE

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir.
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
« Quoi ! moi ! quoi ! ces gens-là ! l'on radote, je pense.
A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié ;
Voyez un peu la belle espèce ! »
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avait le nez fait de cette façon-là ;
C'était ceci, c'était cela :
C'était tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. « Ah ! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne.
Grâce à Dieu, je passe les nuits.
Sans chagrin, quoique en solitude. »
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir ; adieu tous les amants !
Un an se passe, et deux, avec inquiétude.
Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour,
Puis ses traits choquer et déplaire ;
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disait : Prenez vite un mari.
Je ne sais quel désir le lui disait aussi.
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu ;
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine ;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressee ; il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin,
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire.

Il prenait bien son temps! une femme chantait;
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.

« Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt;
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Ça! messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires;
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

* * *

M^{me} de la Sablière avait eu des chagrins : l'amour l'avait déçue d'autant plus cruellement qu'elle était plus intelligente et plus sensible. Sa fortune aussi avait diminué. Vers 1680, elle réforma son train de maison, renvoya tout son monde et prit un appartement modeste. « Je n'ai gardé, disait-elle, que mes trois animaux favoris : mon chien, mon chat, et La Fontaine. » Exquise pudeur d'amitié d'une femme spirituelle et tendre, qui cache sous des airs de manie ou de caprice ce qu'elle devait considérer comme un devoir! Et puis, après tout, ce n'était pas si mal dit. Le reste de son entourage pouvait vivre sans elle : c'étaient des grandes personnes. Mais ni le chat, ni le chien, ni La Fontaine ne pouvaient subsister loin de sa sollicitude. Elle les laissa occuper son nouveau logis, et, tournée toute vers Dieu, soignant les malades aux Incurables, finit par se retirer dans cet hôpital.

La Fontaine continuait ses succès, tout en fréquentant un peu trop les soupers fins. En 1683, l'Académie l'élut au propre fauteuil de Colbert — ce jour-là, les nymphes de Vaux durent sourire — et contre Boileau. L'élection ne fut pas ratifiée par Louis XIV, qui prisait grandement Boileau et n'avait jamais beaucoup aimé La Fontaine. Celui-ci ne fut reçu que l'année suivante, une heureuse vacance ayant permis d'élire également l'historiographe du Roi. Le jour de la réception, après avoir fait un discours bien humble et repentant de ses légèretés passées, après avoir entendu une réponse plus que sévère de l'abbé de la Chambre, La Fontaine lut des vers. Parmi cette pompe officielle, si froide, si hostile même, au cours des réflexions que les difficultés académiques l'avaient amené à faire sur lui-même et sur sa vie, son cœur s'était tourné vers sa bienfaitrice, l'amie encore vivante mais déjà lointaine, ensevelie dans une sévère retraite. C'est à Iris, c'est à M^{me} de la Sablière qu'il adressera publiquement un hommage de reconnaissance, de fidélité, une sorte de confession aussi. On ne peut être à la fois plus véridique et plus nuancé : une tendre mélancolie voile le morceau comme sur un beau ciel une vapeur du soir.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE (1685).

Désormais que ma Muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre.
Et, prodige d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours, ni force, ni prière,
Sacrificés ni vœux, n'allongent la carrière,
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir,
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre.
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre;
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens,
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques,
Les romans et le jeu, pestes des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois;

Cent autres passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
L'usage des vrais biens réparerait ces maux :
Je le sais et je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me suivre : on se fait une idole
De trésors ou de gloire ou d'un plaisir frivole.
Tantales obstinés, nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les Cieux.
Si faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent,
Je ne vois plus d'instant qui ne m'en sollicite,
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard :
Car qui sait les moments prescrits à son départ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts, à quoi les emploierai-je?
Si j'étais sage, Iris (mais c'est un privilège
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avais un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrais vos leçons, au moins en quelque chose :
Les suivre en tout, c'est trop; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces :
Mais aussi, de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser,
J'entends que l'on me dit : « Quand donc veux-tu cesser?
Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entresuivre
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos;
Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète et partout hôte passage;
Ta conduite et tes vers, chez toi, tout s'en ressent :
On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de manière et de style,
Tu cours en ce moment de Tércence à Virgile.
Aussi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Eh bien! prends, si tu veux, encor d'autres chemins;
Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière :
Tente tout, au hasard de gâter la matière;
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois.
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voie;
J'en trouve l'éloquence atissi sage que forte.
Vous ne parleriez pas ni mieux ni d'autre sorte :
Serait-ce point de vous qu'elle viendrait aussi ?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi
Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles :
Je suis chose légère et vole à tout sujet :
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire,
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours.
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours;
En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse.

Malgré ces sages réflexions, les robustes soixante-trois ans du poète ne prenaient guère le chemin de la sagesse. Il restait buveur, causeur... et galant. A soixante et onze ans, cependant, il fit une grave maladie. C'est alors que ses amis, dont Racine déjà repenté, le ramenèrent à la piété. Il avait l'âme trop tendre pour ne pas sentir le besoin d'une consolation alors que toutes les joies de vivre qu'il avait tant aimées, le quittaient une à une. Quand M^{me} de la Sablière mourut, le laissant sans domicile et sans ressources à soixante-douze ans, il ne fit plus aucune difficulté pour se repentir solennellement de ses fameux contes, et il s'abandonna aux sévères douceurs de la foi. Comme il quittait l'appartement de M^{me} de la Sablière, où il avait vécu de si douces années, il rencontra un de ses grands amis, M. d'Hervart. M. d'Hervart venait le prier de demeurer désormais sous son toit. « J'y allais », répondit le poète, avec une confiance délicate, cette confiance qu'il eut toute sa vie dans l'amitié, et que l'amitié ne déçut jamais.

* * *

Un dernier livre de fables parut : puis il se donna à des hymnes pieuses qui, sincères celles-là, sont fort belles.

TRADUCTION PARAPHRASÉE DE LA PROSE

Dies iræ.

1694

Roi, qui fais tout trembler devant ta majesté,
Qui sèves les élus par ta seule bonté,
Source d'actes bénins et remplis de clémence,
Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux.
Pour moi, te dépouillant de ton pouvoir immense,
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.

J'ens part à ton passage : en perdras-tu le fruit ?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
Moi, pour qui ta bonté fit cet effort insigne ?
Tu ne t'es reposé que las de me chercher,
Tu n'as souffert la croix que pour me rendre digne
D'un bonheur qui me pousse à toi-même attacher.

Tu pourrais aisément me perdre et te venger
Ne le fais point, Seigneur; viens plutôt soulager
Le faux sous qui je sens que mon âme succombe
Assure mon salut dès ce monde incertain.
Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe,
Et ne te force enfin de retirer ta main.

Avant le jour du compte efface entier le mien.
L'illustre pécheresse, en présentant le sien,
Se fit remettre tout par son amour extrême;
Le larron te priant fut écouté de toi.
La prière et l'amour ont un charme suprême.
Tu m'as fait espérer même grâce pour moi.

Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur
La honte de me voir infidèle et menteur,
Ainsi que mon péché, se lit sur mon visage.
J'insiste toutefois, et n'aurai point cessé
Que ta bonté, mettant toute chose en usage,
N'éclate en ma faveur, et ne m'ait exaucé.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brelais.
Sépare-moi des boues réprouvés et maudits.
Tu vois mon cœur contrit et mon humble prière.
Fais-moi persévérer dans ce juste remords :
Je te laisse le soin de mon heure dernière;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.

Enfin, il mourut en paix dans une parfaite sérénité, le
13 avril 1695.

Je ne puis vous donner une idée complète de l'œuvre de La Fontaine. Je voudrais cependant attirer votre attention sur quelques points particuliers. Je vous ai dit tout à l'heure que le spectacle des mêmes hommes, des mêmes événements, du même monde avait nourri des satiristes aussi différents que Molière, Boileau et notre La Fontaine. Il serait possible de rechercher dans leur œuvre es portraits des mêmes originaux que chaque auteur a interprétés à sa manière. Rappelez-vous les petits marquis égarés que Molière a poursuivis de sarcasmes impitoyables : les voici dans La Fontaine :

LE RENARD ET LE BUSTE.

Les grands, pour la plupart, sont masqués de théâtre
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre,
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit,
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens, et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
Belle tête, dit-il; mais de cervelle point.
Combien de grands seigneurs sont bustés en ce point!

— Vous savez aussi avec quelle indignation Molière peignit Tartufe, et non seulement le Tartufe de morale et de religion, mais aussi les tartufes de toute espèce : faux braves, faux savants, faux

écrivains, faux honnêtes hommes, etc. N'y a-t-il pas dans cette fable de La Fontaine, *Le Chat, la Belette et le Petit Lapin*, un portrait de Tartufe, et aussi un écho de la joyeuse comédie de Racine sur les *Plaideurs*.

Je voudrais m'adresser maintenant plus particulièrement aux enfants ou aux jeunes gens qui sont dans cette salle. On ne goûte pas La Fontaine quand on le travaille à l'école ou au collège. C'est un auteur très difficile sous son apparente simplicité. L'extrême variété de ses rythmes, son art poétique infiniment savant interdisent presque à des amateurs, à plus forte raison à des enfants, de l'interpréter d'une manière satisfaisante. D'autre part, La Fontaine est un moraliste d'expérience, et cette morale n'est pas celle qui enflamme les jeunes cerveaux et les jeunes cœurs. Au moment d'entrer dans la vie, on préfère Corneille à La Fontaine, on part à la conquête du monde et on supporte impatiemment le sage qui vous dit à l'oreille que cette conquête ne se fera peut-être pas et qu'il faut savoir limiter ses désirs et accompagner de prudence ses entreprises. C'est en avançant en âge que les multiples meurtrissures infligées par la vie nous font comprendre combien La Fontaine avait raison. La Fontaine que nous vous obligeons maintenant à apprendre et à travailler, c'est un ami que nous vous mettons de côté pour vos vieux jours. Et, toujours parce qu'il est un moraliste d'expérience et parce que l'expérience humaine est identique quels que soient les temps et les circonstances, ses conseils seront valables pour vous quel que soit le sort où le destin vous aura placé. Que vous ayez à diriger un très simple ménage ou une nombreuse famille, que vous soyez simple employé dans une administration ou que vous ayez la responsabilité d'une grande entreprise commerciale ou industrielle, l'enseignement de La Fontaine sera toujours fécond pour vous.

Cela va même plus loin. On pourrait tirer de La Fontaine tout un cours de politique, en entendant le mot « politique » dans son sens le plus haut : l'art de gouverner les hommes pour leur plus grand bonheur.

Vous pourrez vous amuser à refaire ainsi à travers l'œuvre de La Fontaine toute une histoire des événements qui ont bouleversé l'Europe depuis quinze ans. Relisez *L'Hirondelle et les petits Oiseaux*, relisez *Le Loup et l'Agneau*, *Le Vautour et les Pigeons*, et enfin, je vais vous lire moi-même une fable dont je ne vous donnerai pas le commentaire, car elle est d'une aveuglante clarté et se suffit parfaitement à elle-même :

LES LOUPS ET LES BREBIS

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis :
Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages.
Ni d'autre part pour les carnages;
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages.
Les loups leurs louveteaux, et les brebis leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas.
Etranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

Mon but en venant causer avec vous de La Fontaine était surtout de vous le rendre plus cher encore, de faire renaître en vous ou de fortifier votre goût pour son œuvre. Il est temps maintenant de nous quitter. C'est à lui que je veux encore laisser la parole, et je vais pour finir vous lire la fable qu'il considérait comme son chef-d'œuvre et qui lui a été très probablement inspirée par la foudroyante chute de Fouquet. Puisse-t-elle, encore une fois, vous inciter à relire toutes les autres :

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne, un jour, dit au roseau :
 « Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau
 Vous oblige à baisser la tête,
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non coïssé d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
 Je vous défendrais de l'orage ;
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du Vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 — Votre compassion, lui répondit l'arbutue,
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
 L'arbre tient bon ; le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine,
 Celui de qui la tête au ciel était voisine
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts :

— BERTHE DUSSANE,
 de la Comédie-Française.

Pour célébrer le centenaire de Taine

Il s'agit du centenaire de sa naissance. Hippolyte Taine est né à Vouziers le 21 avril 1828. C'est une coutume, respectable sans doute, de célébrer le centenaire des grands hommes, mais on peut se demander pourquoi c'est le siècle après la naissance plutôt que le siècle après la mort qui est ainsi pris pour occasion de parler d'un grand disparu. On dira que c'est plus aimable pour le mort, de se souvenir ainsi qu'il est né, un jour — qu'il n'a pas toujours été un mort. Peut-être. Mais il serait tout de même beaucoup plus indiqué de célébrer le centenaire de la mort. On aurait alors une commune mesure — qu'est devenue l'influence exercée par une œuvre, cent ans après la mort de son auteur? — et il y aurait quelque chance pour que même les compliments devinssent des jugements.

Après tout, il pourrait se faire que le héros du centenaire fût encore en vie cent ans après sa naissance ; et dans ce cas, les pro-

pos du centenaire ne pourraient évidemment être qu'un florilège d'éphémères amabilités.

Pour Taine, qui est mort relativement jeune — le 5 mars 1893 —, le recul dont nous disposons suffit, en somme, pour que soient appréciées d'une manière qui semble bien pouvoir être définitive, l'importance et la valeur de son œuvre, l'ampleur et la bienfaisance de son influence.

Nous voudrions ici faire part de quelques-unes des réflexions dont il nous paraît qu'un jugement définitif sur Taine pourrait s'inspirer.

* * *

Lorsque l'histoire fera aux systèmes philosophiques qui ont été formulés au cours du XIX^e siècle, la place définitive que chacun d'eux mérite d'occuper, ce dont elle tiendra compte avant tout c'est, sans nul doute, la solution que ces systèmes ont proposée à l'égard du problème de la connaissance. Ce problème n'est assurément pas le seul qui ait préoccupé les philosophes de cette époque, mais il a dominé à ce point leurs préoccupations qu'il en est devenu, suivant l'expression maintenant consacrée, « l'angoissant » problème de la connaissance.

Il ne pouvait en être autrement. Kant avait enfoncé l'esprit dans une impasse et l'on chercha à en sortir. Il n'y avait qu'un seul moyen : revenir au thomisme, et c'est de quoi l'on s'avise maintenant, de plus en plus. Quand saint Thomas nous dit que notre connaissance a une valeur objective, qu'elle nous renseigne valablement sur la réalité qui nous entoure, parce que la connaissance ce n'est pas autre chose qu'un moment d'identification du sujet connaissant avec l'objet connu, il parle le langage du bon sens et d'une évidence qu'un peu de sincérité vis-à-vis de soi-même suffit à rendre victorieuse. Mais le XIX^e siècle était aux antipodes du thomisme et l'on chercha d'abord à s'évader de l'impasse kantienne par d'autres moyens.

On chercha obstinément. Et ce qu'il y a de plus intéressant dans la philosophie du XIX^e siècle, c'est l'histoire de cette recherche. Tout effort, à cette époque, nous paraît à retenir, qui tend à dissiper l'angoisse dont les esprits ont souffert, et que nous comprenons, car, en somme, tout reste en suspens tant que ce terrible problème de la connaissance n'est pas résolu. C'est pourquoi nous sommes tentés, quand il s'agit d'apprécier un système philosophique appartenant au XIX^e siècle de lui demander tout d'abord en quoi consiste la solution qu'il a préconisée touchant ce problème.

Voyons donc la façon dont Taine a pris position. Pour lui, la perception extérieure est une *hallucination vraie*. La sensation, qui en est toute l'étoffe, qu'elle soit malade ou saine, spontanée ou forcée, née au dedans ou causée par le dehors, suscite toujours le simulacre d'un objet extérieur qui paraît réel. Or l'idée n'est qu'un nom pourvu de deux caractères : la propriété d'être évoqué par la perception de tout individu de la classe à laquelle l'idée se rapporte et la propriété d'évoquer en nous les images des individus de cette classe et de cette classe seulement.

Quand la psychologie se confine dans un sensualisme aussi radical et dans un nominalisme aussi étroit, la solution du problème de la connaissance ne peut logiquement aboutir qu'à un scepticisme naïf ou à d'insurmontables difficultés. Eh bien ! non : Taine a une confiance absolue dans l'objectivité de nos connaissances et le problème ne lui paraît offrir aucune espèce de difficulté. Grâce à un « mécanisme admirable », qui nous trompe pour nous instruire et qui nous conduit par l'erreur à la vérité — mais Taine ne nous dit pas, et pour cause, quel est ce mécanisme — nous avons des connaissances qui correspondent à la réalité. Les événements du dedans cadrent avec ceux du dehors, et les sensations se trouvent, naturellement et d'avance,

ajustées aux choses, ce qui permettra plus tard à nos idées d'être conformes aux choses et, partant, vraies. La certitude est donc légitime et nous sommes assurés de connaître les choses telles qu'elles sont.

C'est très simple. Mais c'est peut-être un peu trop simple. Comment ne pas être déçu de ne trouver dans le système de Taine, qui tout de même a fait très grande figure pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, qu'une aussi médiocre contribution à la passionnante épistémologie de son temps? Je sais bien qu'il y a autre chose dans ce système et que Taine a pu, par ailleurs, être un très grand philosophe. Mais l'a-t-il été? Sa métaphysique — car ce positiviste convaincu n'a pas laissé de donner pour fondement à sa doctrine une métaphysique — n'est qu'un emprunt à Spinoza, et la raison de cet emprunt c'est uniquement le souci de justifier le lyrisme, avec lequel le poète et l'artiste, chez Taine, ont parlé de la Nature. Pour ne pas se mettre en contradiction avec lui-même, le philosophe, chez Taine, s'est fait panthéiste avec l'auteur de *l'Ethique* et il s'est ainsi donné le droit de tenir les choses pour divines. C'est que « le cœur de l'homme n'est point content s'il ne sent la puissance infinie par un attouchement intime; et il n'a que deux voies pour arriver à la sentir. Il faut qu'il l'aperçoive à la façon des solitaires et des vrais chrétiens, au dedans de lui-même... ou bien, il faut qu'il soit païen s'il n'est mystique. Il faut que la religion lui montre Dieu dans la nature, si elle ne le lui montre pas dans l'âme. Or, le grand cœur malheureux de l'homme moderne, tourmenté par le besoin et l'impuissance d'adorer, ne trouve la beauté parfaite et consolante que dans la nature infinie... Il tend les bras vers elle, et sa vieille âme endolorie par tant d'efforts et d'expériences, reprend la santé et le courage par l'attouchement de la mère qui l'a portée ».

Tragique effort d'une âme qui, à certains moments, ne pouvait se consoler de n'être plus chrétienne, le panthéisme de Taine n'a, manifestement, aucune valeur philosophique.

Mais que reste-t-il alors de cette philosophie où le XIX^e siècle finissant voyait cependant encore l'une des expressions les plus hautes de la pensée française? Son dernier mot a été le scientisme, et l'on pourrait même dire qu'au fond elle n'a été que cela : la théorie du scientisme. Or, le scientisme qu'a-t-il été et à quoi a-t-il abouti? Il a été moins une doctrine qu'une certaine manière de penser, moins une vue de l'intelligence qu'une disposition du sentiment; il se manifestait par une confiance un peu mystique dans les progrès illimités de la science, par la certitude enthousiaste que la science ne faillirait pas aux promesses qu'elle semblait donner quand on considérait les promesses qu'elle avait tenues, enfin, par la conviction dédaigneuse qu'en dehors de la science il n'y a qu'illusion et duperie. Et l'on sait à quoi a abouti le scientisme : à la retentissante banqueroute qu'a dénoncée Brunetière.

De sorte que la philosophie de Taine nous apparaît aujourd'hui comme un monceau de ruines. Ruines imposantes, qui témoignent de la grandeur de l'édifice et de la munificence de son architecte. On s'explique l'admiration que toute une génération professa pour son architecte. Mais pour nous qui savons maintenant qu'il avait bâti sur le sable, le sentiment qui nous anime n'est plus, et ne saurait plus être, de l'admiration. Nous sommes seulement pleins de respect et, pieusement, nous conservons le dessin de telle ou telle partie de l'édifice, dont il nous semble que la beauté est susceptible d'assurer à Taine un renom définitif.

Tel est sans doute le dessin général de ses théories sociales et politiques. Par beaucoup de côtés, ces théories s'apparentent au traditionalisme des de Maistre et des Bonald. Elles en sont le rajeunissement ou, mieux encore, l'adaptation aux conditions de

la société moderne. En les dégageant du libéralisme un peu sectaire et du conservatisme un peu guindé qui les inspirent, on y trouve des idées excellentes et c'est par elles que la mémoire de Taine se conservera vivante, le plus longtemps.

Sa conception du rôle de l'Etat, par exemple — et cette conception est l'aboutissement d'une doctrine compacte et cohérente — peut être tenue pour le dernier mot de la sagesse politique. « L'Etat est mauvais chef de famille, mauvais industriel, agriculteur et commerçant... médiocre administrateur de la province et de la commune, philanthrope sans discernement, directeur incompetent des beaux-arts, de la science, de l'enseignement et des cultes », parce que « son ressort, tout extérieur, est insuffisant et trop faible pour soutenir et pousser les œuvres qui ont besoin d'un moteur interne comme l'intérêt privé, les affections de famille, le patriotisme local, la curiosité scientifique, l'instinct de charité, la foi religieuse ».

Réserve faite de la nécessaire distinction entre la thèse et l'hypothèse, les catholiques eux-mêmes cherchent, dans les idées sociales et politiques de Taine, des arguments à l'appui de leur doctrine propre et de leurs revendications. Sous quelle plume catholique trouverait-on d'ailleurs meilleure défense de la liberté d'enseignement que celle-ci, écrite par Taine en 1879? « Dans les lycées les mieux tenus et où les professeurs sont très respectueux à l'endroit de la religion, les écoliers ne le sont pas; dès l'âge de dix ans, entre eux, à la promenade ou pendant la récréation, ils discutent toutes les questions théoriques et ecclésiastiques, avec beaucoup de rudesse et d'impertinence. Or, un père vraiment catholique a horreur d'exposer la foi de son fils presque enfant à de pareilles discussions et négations; d'autant plus que l'effet en est presque infaillible et que la plupart des gens, au sortir du lycée ne sont plus catholiques et sont à peine chrétiens. Cela posé, il est très injuste et contraire à la liberté de conscience d'empêcher les parents catholiques d'avoir des collègues à eux composés et dirigés de manière à ce que la foi des écoliers y demeure intacte, et à l'abri de tout ébranlement ».

On dira que ces idées sont pour le moins étonnantes de la part d'un homme qui tenait le vice et la vertu pour des produits, comme le sucre et le vitriol, et qu'elles ne cadrent guère avec le matérialisme de l'auteur de *l'Intelligence*. D'abord, il n'est pas sûr que ce soit inconciliable et puis, c'est la preuve que quelque chose de l'œuvre de Taine peut survivre au naufrage de son système philosophique.

D'ailleurs le sentiment de Taine, à l'égard du catholicisme a varié, entre le moment où il écrivit *l'Intelligence* et le moment où il écrivit les *Origines de la France contemporaine*. D'aucuns ont même voulu voir dans cette variation le signe d'un commencement de conversion et ils ne sont pas très éloignés de penser que si Taine avait vécu quelques années de plus, il serait revenu à la foi de son enfance. Car Taine appartenait à une famille catholique, il fit sa première communion et ce n'est que vers l'âge de quinze ans qu'il commença de perdre ses convictions religieuses. Dès ce moment, il s'installa dans un athéisme tranquille, ou plutôt dans un panthéisme sentimental qui le mena très loin du catholicisme. Non pas, sans doute, qu'il ait jamais été un sectaire haineux ou seulement hostile à l'endroit de la religion qu'il avait abandonnée. Mais sa sensibilité n'eut plus rien de chrétien, ni ses façons de voir et de penser. Jusque vers 1885, rien, ni dans ses écrits ni dans son attitude, ne manifeste, ne fût-ce qu'un peu de sympathie pour les hommes et les choses du catholicisme. Mais après cette date, il y a des signes certains d'un changement, tout au moins dans le sentiment.

Il y a d'abord le célèbre passage du *Régime moderne*, sur la bienfaisance sociale du christianisme, où Taine a mis tant d'émotion dans l'hommage qu'on se demande s'il n'y avait pas chez lui, comme un souhait de recouvrer la foi. Un incroyant total aurait-il déclaré, comme Taine l'a fait là, que la religion chrétienne est « la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même » ?

Et puis, il y a la curieuse conversation que Taine eut un jour, à l'Académie française, avec le comte d'Haussonville, et que celui-ci nous a rapportée au moment de la publication posthume de la correspondance de Taine. Il avait été question des congrégations religieuses de femmes, de leur vie de charité et de dévouement, et, à un moment donné, Taine, prenant le bras de son interlocuteur, et le serrant, lui avait dit : « Et savez-vous où elles puisent cette force ? C'est dans les sacrements, c'est dans l'Eucharistie. »

Enfin, il y a la fameuse lettre que Taine adressa, en 1889, à M. Paul Bourget, à propos du *Disciple*. Ce roman avait fait sur lui de son aveu même, une impression singulièrement pénible, presque douloureuse. Il est possible qu'il se soit reconnu dans Adrien Sixte, encore que M. Bourget ait copié ce personnage sur un obscur professeur de philosophie qu'il avait connu dans ses jurys. Mais ce qui a ému, par-dessus tout, dans ce roman, l'auteur de la *Littérature anglaise*, dont la doctrine se trouvait, en quelque sorte, incarnée dans Robert Greslou, c'est l'annonce de la conversion du romancier — son disciple à lui — au catholicisme. Et il terminait sa lettre en disant : « Peut-être la voie que vous prenez, votre idée de l'inconnaissable, d'un au-delà, d'un *noumène*, vous conduira-t-elle vers un port mystique, vers une forme du christianisme. Si vous y trouvez le repos et la santé de l'âme, je vous y saluerai non moins amicalement qu'aujourd'hui. » On sent que, pour un peu, il aurait ajouté : « Peut-être vous y rejoindrai-je un jour. »

Peut-être, en effet, l'y aurait-il, un jour, rejoint. Il a voulu être enterré selon le rite protestant. Était-ce une première étape ? C'est le secret de Dieu. Mais ce que nous savons, c'est que ce penseur « qui n'a jamais aimé que la vérité », ou ce qu'il a cru être la vérité, n'aurait pas hésité à faire les rétractations et à pratiquer les renoncements qu'une foi recouvrée lui aurait imposés. Car si Taine fut une puissante intelligence, il fut aussi un admirable caractère et, si nous sommes sévères pour le philosophe, plus à raison de ses déficiences d'ailleurs, qu'à raison de sa mal-faisance, nous admirons sans réserve tant l'artiste dont le talent fut prestigieux que l'homme dont la valeur morale fut des plus hautes.

Taine ne compte plus aujourd'hui aucun disciple, j'entends que personne ne songe aujourd'hui à défendre le système qu'il s'est si laborieusement attaché à édifier. Il est d'ailleurs remarquable qu'on n'ait jamais songé à parler d'un « tainisme », comme on a parlé — et comme d'aucuns parlent encore — d'un bergsonisme. C'est le signe évident de la stérilité de sa doctrine.

Mais si Taine n'est pas parvenu à donner son nom à un système philosophique, il l'a tout de même légué à l'histoire de la pensée française où, sans nul doute, il brillera toujours d'un magnifique éclat.

PAUL NÈVE,
Professeur à l'Université de Liège

Le Palais des Beaux-Arts

On nous demande de dire ce qu'il convient de penser de l'œuvre de M. Victor Horta.

Nous ne pouvons aventurer ici, bien entendu, qu'une opinion toute personnelle, mais nous pensons bien qu'elle se rencontrera avec l'impression ressentie par beaucoup devant ce monument ou tout au moins devant la partie qui en a été tout récemment livrée au public.

Nous ne ferons du reste avec toute l'objectivité qui est de mise en l'occurrence, étant entendu qu'il ne s'agit pas ici d'instruire le procès du style moderne, mais simplement d'examiner une de ses manifestations les plus curieuses.

Il faut distinguer dans l'œuvre conçue et réalisée par Horta, deux points de vue, celui du technicien et celui de l'artiste.

Il est incontestable qu'au point de vue de sa construction et de son agencement pratique, le palais des Beaux-Arts mérite les plus grands éloges et que son architecte a réussi à tirer le meilleur parti d'un site ingrat et de servitudes qui étaient presque des entraves.

La disposition générale, l'accès des salles, leur succession, la commodité des divers locaux, leur éclairage, le mode d'accrochage des tableaux, le jeu élégant des portes et des écrans, tout cela est parfait, ingénieux, et fait honneur à l'imagination et à l'habileté du metteur en pages.

Il faut louer tout particulièrement l'heureuse diversité que le constructeur a su introduire dans la forme et les dimensions des divers salons. Il nous épargne par là cette impression de monotonie qui nous attend si souvent dans les musées et les galeries. Le palais des Beaux-Arts se parcourt sans fatigue. Les perspectives ont quelque chose de séduisant et d'imprévu, dues aux différences de niveau, dont l'architecte a su jouer avec habileté, sauf toutefois en un point et qui est le grand escalier, qui relie l'atrium aux salles d'exposition.

Celui-ci déçoit dès l'abord. Ses degrés s'échafaudent maladroitement. Les marches en sont calculées avec une évidente mesquinerie. Il s'encombre au surplus de supports malheureux, qui lui enlève toute noblesse, supports d'ailleurs parfaitement inutiles, car la portée de la baie qu'ils découpent n'est pas si grande qu'il faille les y insérer à tout prix. Cet escalier eût pu constituer un décor magnifique. Nous ne citerons en exemple que l'escalier construit dans le Grand-Palais, à Paris, lors de l'exposition des Arts décoratifs de 1925. Il est vraiment fâcheux que M. Horta n'ait pas réussi à tirer un meilleur parti d'un dispositif que les circonstances mêmes du site lui imposaient.

Tout l'atrium d'ailleurs est malheureux. L'aspect du lieu est hostile et froid. La construction de la coupole apparaît inutilement lourde et compliquée. C'est fort bien d'accuser les dispositifs de la construction, mais quoiqu'on dise, cet aveu ne va pas sans quelques artifices, et ceux employés en l'occurrence au lieu d'alléger des membres déjà suffisamment lourds, se sont encore ingéniés à les appesantir.

Nous surprenons ici la vanité de cette théorie qui veut que la soumission à la fonction engendre forcément la beauté. C'est une vue bien simpliste, et qui ne résiste pas à l'examen des faits. S'il est un matériau dont l'emploi et la mise en œuvre, obéit le mieux à des calculs minutieux, c'est bien le béton armé. Or, ce matériau, si aisément mesurable, pour ce qui concerne sa résistance, laisse subsister entièrement le problème de la forme. Tous ceux qui ont pratiqué la construction en béton armé connaissent la souplesse de ce matériel. Alors que le bois, la pierre, la brique, le fer même, ne permettent qu'un jeu de lignes assez restreint, il n'en est presque point auxquelles le béton armé ne se puisse adapter. En soi, il ne conditionne, ni ne conditionnera jamais aucune forme architecturale. Il est inerte par destination. A le mesurer bien, son destin est de servir uniquement de support et d'armature. Autrement dit, il relève bien plus de l'art de l'ingénieur que de celui de l'architecte. Celui-ci ne l'utilisera jamais,

qu'en fonction de formes préétablies, qu'il puise celles-ci dans l'arsenal de la tradition ou qu'il tâche à les inventer de toutes pièces, en se fiant à son inspiration personnelle.

Il est parfaitement vain de parler d'*architecture du béton armé*, et ce n'est point en se basant sur celui-ci que le style moderne établira son canon.

Le sort et l'évolution du style moderne est déterminé uniquement par des valeurs de sentiment, comme il en fut d'ailleurs de tout temps. L'architecture n'est pas fille de l'intelligence comme certains ont essayé de le démontrer. Sans doute, elle obéit à des lois, mais ces lois, dont la nature reste d'ailleurs encore assez mystérieuse, en dépit de recherches obstinées, semblent bien devoir relever plutôt de la physiologie et de la psychologie combinées.

Qu'il s'agisse de les inventer ou de les subir, les formes architecturales relèvent bien plus du monde des sens que de celui de l'esprit. Elles sont mesurables sans doute, mais le secret de l'influence qu'elles exercent sur nous et des réactions qu'elles provoquent, il est puéril de les chercher dans un simple rapport de chiffres, celui-ci ne constituant à tout prendre qu'une simple vérification, la traduction en langage mathématique des vrais rapports qui nous échappent.

Ce qui importe donc avant tout, c'est d'étudier et de découvrir les tendances secrètes qui gouvernent la conception d'une œuvre d'architecture.

Dégager l'impression que nous laisse un monument, la définir, en découvrir les raisons et le pourquoi, voilà qui est tentant à notre avis et de nature à nous ouvrir les plus excitantes perspectives.

C'est ce que nous voudrions essayer de faire en présence de l'œuvre de Victor Horta.

Mais avant d'entreprendre cette recherche, il n'est pas sans intérêt, d'examiner quelles sont les caractéristiques principales de l'art de M. Horta. Que l'on se place devant la façade du palais des Beaux-Arts, ou que l'on envisage l'aspect que présente les diverses salles, on est frappé tout de suite de la part très grande que cet architecte fait à la ligne. Qu'il s'agisse du fit des colonnes, de l'encadrement d'une baie, de la face d'un trumeau, du champ d'un panneau, il n'a de cesse qu'il ne l'ait cerné d'un trait bien marqué, ou délimité par une vive arête. On dirait que le *contour* seul des surfaces l'intéresse et non point leur étendue. Cet architecte est avant tout un dessinateur. Avec une minutie et un acharnement qui finissent par obséder, il s'attache à agencer toute une mosaïque de rectangles qui s'engendrent les uns les autres, se coupent et se recoupent. Ce jeu l'occupe à ce point, qu'il en oublie ce qui fait l'élément essentiel de toute bonne architecture, l'exact balancement des volumes, l'opposition des pleins et des vides, de l'ombre et de la lumière.

De là la maigreur de tous ses profils, la froideur et la dureté de ses ornements, cet air fermé, presque hostile, que prend son œuvre à certains moments, et qui lui donne l'air par endroits d'un gigantesque sarcophage.

Cette impression notamment, on la ressent très fortement dans ce vestibule surbaissé qui sert d'entrée au palais. On se surprend à chercher sur les murs les épitaphes qui vont nous instruire des mémoires précieuses auxquels ces lieux sont dédiés.

Cette impression de crypte ne disparaît que pour faire place à un sentiment de froideur moins funèbre, mais non moins rigide, au moment qu'on pénètre dans l'atrium ou hall central que nous avons déjà dénoncé plus haut.

On la retrouve encore d'ici-déjà, mais atténuée dans les salles d'expositions. Elle ne disparaît tout à fait que dans la rotonde qui précède l'escalier qui mène à la sortie vers la rue Royale et qui semble basée celle-là sur des principes tous différents.

Est-ce la configuration assez spéciale du site qui inclina ainsi le génie d'Horta vers ces concepts funéraires, ou n'en faut-il pas chercher la raison dans les idées et la philosophie du maître?

Il manque à cette œuvre ce sens de la vie, cet élan, cette naïveté, ce lyrisme joyeux, qui marquent si fortement nos anciens monuments. On n'imagine guère une fête se déroulant dans ces décors austères, ni des rires fusant vers ces plafonds rigides.

Cette architecture a quelque chose d'ésotérique. Elle évoque le temple d'Hiram ou le décor de certaines loges maçonniques. On dira que nous poussons l'analyse trop loin. Mais il ne serait pas difficile de découvrir dans tel motif ornemental employé par Horta l'influence de ces architectures syriennes, que l'on commence à mieux connaître.

Il n'est pas indifférent de rechercher où un artiste découvre son inspiration. Nous estimons que tout se tient et qu'il n'est pas de cloisons étanches dans la vie. Il se trouve toujours, si l'on cherche bien, une raison valable pour justifier le plaisir ou le déplaisir que provoque en nous la vue d'une œuvre d'art.

Tel quel, le palais des Beaux-Arts a quelque chose d'inquiétant. S'il satisfait l'esprit il déçoit le cœur et les sens. C'est assez pour que la plupart des artistes de chez nous ne s'y sentent point à leur aise. Cette impression s'atténuera-t-elle avec le temps? On n'ose guère l'espérer. Il apparaît d'autre part que la formule même qui a donné naissance au palais des Beaux-Arts est déjà une formule périmée.

On ouvre à l'art de nos peintres et de nos sculpteurs ces salles innombrables au moment même qu'il se meurt d'avoir trop produit. Nous sommes affligés d'une pléthore d'œuvres. Etait-ce bien le moment de lui offrir une cimaise presque illimitée?

MARCEL SCHMITZ.

Le nationalisme

Parmi les obstacles d'ordre spirituel que rencontre l'Eglise, il y a le nationalisme. Le monde entier souffre actuellement de ses exagérations et de ses excès.

D'aucuns prétendent que cet obstacle est d'ordre politique plus que d'ordre spirituel parce qu'une nation est une entité politique et que le sentiment national est un phénomène politique. Il me paraît toutefois que le nationalisme dans sa forme contemporaine est proprement un phénomène spirituel parce qu'il a toutes les marques d'une religion. Deux religions ne peuvent cohabiter dans un esprit humain. Même deux fidélités ou deux affections doivent s'y hiérarchiser. Et la religion — c'est-à-dire la reconnaissance de l'ultime réalité, l'adoration de ce à quoi tout doit être sacrifié — est une espèce d'affection qui ne supporte aucune rivalité.

Que le nationalisme ait acquis aujourd'hui la force d'une religion, et d'une religion qui, dans l'esprit de presque tous les hommes rivalise avec la religion catholique et l'éclipse même chez la plupart, cela ne fait aucun doute.

Il faut se garder, ici, d'une équivoque trop facile. Le nationalisme a toujours existé. Il existera toujours, aussi longtemps que les hommes vivront en société. Cette « émotion de fidélité » peut être ressentie envers une tribu, une ville, un petit coin de terre, un groupe féodal avec son seigneur, une grande nation, ou toute une vaste culture, mais toujours ce sentiment existe, et il doit toujours exister. Sans lui la société ne pourrait subsister. Or, l'homme doit vivre en société et voilà pourquoi toute la nature humaine (loi de préservation, loi de la fonction naissant du besoin, etc.) postule l'attachement à ce que les Grecs appelaient « la Cité ».

Il est possible d'aller bien plus avant encore et de prétendre qu'en saine morale ce sentiment doit non seulement exister mais être très fort, parce que son absence est inhumaine et contre nature, et que sa faiblesse marque une dégradation de l'individu, un fléchissement dans ses devoirs envers lui-même et envers tout ce qui le fit. Mais voici où se reconnaît l'exagération : quand la nation devient une fin en soi. Quand pareille mentalité se fait jour on est en présence, au sens strictement technique du mot, de l'hérésie. Il y a une doctrine fausse.

* * *

La nation, but en soi, est une hérésie qu'imprègne toute notre culture européenne. Elle a toutes les caractéristiques d'une religion et d'une religion enthousiaste et enflammée. L'homme moderne se vante volontiers de ne persécuter aucune opinion. Il prétend ne pas poursuivre la simple expression de l'opinion et ne pas la punir quand elle s'écarte de l'opinion officielle. L'homme moderne se vante à tort. Il ne persécute ni ne punit une opinion qui tend à nier ou à affaiblir notre religion ancestrale mais il persécute violemment toute opinion qui pourrait tendre à affaiblir la nation. Si vous en doutez, allez donc, deux dimanches en suivant, parler dans un de nos parcs publics. La première fois debout sur une chaise, vous déclamez longuement contre la Trinité. Rien ne vous arrivera. La deuxième fois vous déclamez avec le même zèle et tout aussi longtemps contre l'obéissance des soldats et des matelots envers leurs supérieurs et... bien des choses vous arriveront!

Quand la nation est en péril, comme en temps de guerre, les hommes qui déprécient la force de résistance nationale en dénonçant la guerre comme un mal et en soutenant la cause de l'ennemi sont sévèrement punis. Rien de plus juste d'ailleurs. Que s'il y avait le moindre doute quant à la question de savoir, laquelle des deux religion a la primauté, il n'y aurait qu'à noter l'immunité complète de ceux qui dénoncent comme un mal l'apostolat chrétien et qui soutiennent ses adversaires.

La distinction est manifeste de mille autres manières. Ainsi quand les hommes ont perdu la foi, ils ne se lassent jamais d'attaquer les fraudes et les abus que peut faire naître le zèle pour la religion. Mais qu'une grande nation soit en guerre, et l'homme le plus honorable se soumettra aux faussetés les plus flagrantes de ce qu'on appelle « la propagande », un homme acceptera de dire, en tant qu'espion, n'importe quel mensonge sous n'importe quel déguisement et sans croire le moins du monde manquer à l'honneur.

Et ainsi de suite... Mais, demandera-t-on, où donc y a-t-il dans tout cela opposition avec le catholicisme? Le conflit se développe dans deux sens principaux, dans trois, même, si on subdivise le deuxième sens. Tout d'abord, pareil nationalisme s'oppose à l'universalité du catholicisme. En second lieu, il détourne à des fins nationales des fonctions essentiellement religieuses telles que l'enseignement de la morale, de l'histoire vraie et de la géographie (départements de la morale), le choix de la littérature et par-dessus tout, l'éducation générale de la jeunesse. Dans ce dernier domaine — l'éducation générale de la jeunesse — le conflit est tellement grave qu'on peut très bien en faire une troisième division dans l'examen des effets de la lutte entre le nationalisme et l'Eglise.

Dans l'opposition du nationalisme à l'Universalité catholique, le mal n'apparaît pas clairement à la surface. Il y a encore bien des accommodements. Même pendant la guerre, on faisait encore exception, dans une certaine mesure, pour le caractère universel, on « international » comme on disait, de l'Eglise. Jusqu'à présent aucun excès de sentiment national n'a brisé la discipline de l'unité à l'intérieur du corps officiel de l'Eglise, et on peut même penser que jamais le nationalisme ne sera — à notre époque — assez puissant pour créer une situation aussi tragique. Car, cette fois, nous avons devant les yeux des exemples tellement terribles de ce qu'engendre la perte de l'unité que les plus enthousiastes des nationalistes redoutent l'expérience. Il reste vrai que le nationalisme a divisé, de nos jours, l'Eglise en des régions strictement délimitées. N'y eut-il pas des territoires qui changèrent de mains après la dernière guerre et dans lesquels, en conséquence, la hiérarchie locale fut de même changée comme si elle faisait partie de l'officialité nationale? Mais, je le répète, le mal du nationalisme exagéré affectant l'universalité de l'Eglise n'est pas apparu de

manière frappante. Ses effets, jusqu'à présent, n'ont pas été graves.

Il en va autrement dans le domaine des lettres et de l'attitude officielle envers l'histoire et la géographie (contemporaines et anciennes) et tout spécialement en matière d'éducation de la jeunesse. Ici les effets du nationalisme sont très marquants et déjà dans certains domaines, il y a eu des heurts entre le nationalisme et le minimum requis par la Foi.

Le phénomène est plus apparent dans une nation de culture catholique que dans une nation de culture non-catholique. C'est ainsi qu'en Angleterre, le protestantisme, qui fut la culture homogène de la nation pendant deux cents ans, pénétra à ce point la littérature nationale, l'histoire et la façon d'envisager tous les problèmes politiques, qu'il est devenu très difficile de distinguer ce protestantisme du patriotisme. En Italie et en France, il n'en est pas ainsi. Il y a, dans ces pays, une distinction nette entre la tendance qui subordonne toute éducation à l'idéal national et celle qui place l'idéal religieux au-dessus de tout. Il n'y a pas que distinction, il y a conflit.

Pouvons-nous dire qu'il existe des forces qui se dressent contre ce nationalisme excessif? Evidemment, à la longue, de pareilles forces doivent se manifester parce que toutes les choses mortelles sont mortelles, les nations comme tout le reste. Mais existe-t-il déjà de ces forces actuellement, et dont nous pouvons observer l'action? Je crois que oui. En dehors de l'Eglise catholique, il y a au moins deux grandes forces internationales qui sont clairement visibles. L'une est la finance, l'autre est la protestation du prolétariat contre le capitalisme, protestation qui, dans sa forme la plus lucide et la plus logique est appelée communisme.

Mais il est un facteur qui tend à préserver le nationalisme de ses excès et c'est la noblesse même de son idéal. Le nationalisme est tout pénétré de l'ardent caractère d'un culte. C'est sa gloire, et c'est aussi ce qui en fait un danger.

HILAIRE BELLOC.

Brialmont⁽¹⁾

La louche, pâle et flambante guerre

Le lit de repos de l'humanité
est un lit de camp.

BRIALMONT.

Encore qu'il tint en bonne estime les excellentes intentions de la plupart de ces Amis de la Paix, le capitaine Brialmont ne se put contenir. Ses deux opuscles ont une force d'argumentation qui ne s'est point émoussée, bien que n'y soit point mis dans sa complète valeur l'essentiel, c'est-à-dire l'impératif catégorique d'une loi morale positive et la rigoureuse explication théologique de l'homme, de sa chute originelle, de ses destinées et de la raison suffisante du monde. Qu'on veuille bien ne se point méprendre sur ceci : D'une âtière spiritualité, ayant, par un admirable effort de méditation et de volonté, donné adhésion à une foi déiste d'une sereine noblesse, Brialmont était de ces hommes vertueux et magnanimes qui possèdent le don divin des choses de la Providence malgré que leur esprit ne se repose point dans les certitudes de la foi.

C'est ainsi que le jeune écrivain discerne aussitôt tout le fonds

(1) Voir *La revue* du 11 mai 1927.

d'orgueil rationaliste et panthéiste que recèle le pacifisme moderne.

« La perfectibilité indéfinie — écrit-il — est une chimère; c'est pis encore, c'est une erreur grave que la philosophie matérialiste a propagée contrairement aux vérités révélées et à la saine raison. L'homme est né avec un penchant au mal qu'il peut contenir, mais non détruire. Son devoir est de lutter sans cesse; sa gloire est de vaincre; là aussi est sa récompense. Mais ils essayaient en vain de modifier la nature providentielle des choses. Quelles que soient les destinées de la civilisation, jamais ne sonnera l'heure où les nations, réformées et métamorphosées en académies philosophiques, se montreront insensibles à l'appât éternel de la vengeance, de l'ambition, de l'orgueil, de la victoire. Le fond de l'homme est aujourd'hui ce qu'il était il y a six mille ans, et ce qu'il sera jusqu'à la consommation des siècles. Trop d'instincts innés le poussent à l'emploi de la force brutale pour qu'il puisse s'en abstenir entièrement. Que les quakers de toutes nuances en prennent leur parti : la guerre est un fleau naturel, un mal chronique que nul n'extirpera. Les efforts des gens de bien ne doivent pas se butter à l'impossible. S'ils tendent à diminuer les ravages du fleau, à écarter les causes de conflagration, à augmenter les chances de bon accord, c'est assez; on ne peut leur demander davantage, car au delà il n'y a plus que d'inévitables déceptions. » Sans y penser certes, Brialmont paraphrasait ainsi saint Bernard disant : « Ne vous préoccupez point du succès; Dieu ne l'exige pas de vous; ce qu'il réclame de vous c'est le soin des malades, il se réserve de les guérir. » Paul peut planter et Apollonius arroser, Dieu seul donne la croissance.

Ce langage de Brialmont était et reste chargé de sens. Non, il n'est point de progrès moral définitivement acquis. C'est ce qui faisait dire à François de Sales dans une page sublime d'indulgence et de pitié : « Le jour précédent ne doit point juger le jour présent, ni le jour présent juger le jour précédent; il n'y a que le dernier jour qui doit juger tous les autres ». Sur quoi d'aucuns objecteront sans doute : « Si c'est un chrétien qui parle, comment pourra-t-il concilier cette conception plus ou moins pessimiste de l'humanité avec son idéal évangélique? » Oui, certes, elle est entachée d'hérésie, la théorie de la corruption totale de l'homme par la chute originelle, qui est proprement celle de Luther et de Calvin; oui, certes, le Christ est mort pour tous les hommes, mais tous les hommes, ni surtout tous les peuples ne reçoivent pas le Christ en leur cœur. Pierre sur qui le Christ a bâti son Eglise n'a-t-il point dit à Simon le Magicien : « Pourquoi crains-tu le mot de paix? La guerre ne naît que du péché; et où il n'y a pas péché, il y a paix ». Mais le péché est partout dans le monde. Dans le domaine de la morale, il n'est guère de progrès collectif, il n'est que progrès individuel et souvent éphémère. Sans doute, à de certaines époques, sous l'action concordante de circonstances favorables, les mœurs s'adoucissent ou paraissent s'adoucir dans quelques collectivités humaines; mais la barbarie ainsi chassée d'une collectivité se réfugie dans les individus ou dans d'autres collectivités; parfois aussi, chassée pour un temps, elle reflue et revient plus terrible et plus cruelle encore; parfois même, elle repasse des individus à la collectivité tout entière. Encore que toute l'humanité, ploiyant le genou, répéterait, le front dans la poussière : « Tu ne jureras point, — tu ne prendras point le bien d'autrui, — tu aimeras ton prochain comme toi-même », encore, les fronts une fois relevés et la poussière secouée, faudrait-il prendre garde, car l'agneau peut devenir loup et, s'il devient loup, il importe de ne plus le traiter en agneau.

Très justement, le capitaine Brialmont disait aussi : « Il y a des gens imbus de ce principe que tout ce qui est désirable doit nécessairement se réaliser, et d'autres qui voient dans les passions, dans les vices originels de l'homme un obstacle invincible à certains progrès sociaux. Ces deux classes d'individus, qui forment et ont toujours formé la partie agissante et pensante de l'humanité, s'appellent les uns *socialistes*, les autres *conservateurs*. Les socialistes attribuent tout le mal qui existe en réalité et celui qui n'existe que dans leur imagination, aux lois et aux institutions qui nous régissent; car l'homme, à leurs yeux, n'est jamais coupable de sa misère ou de son abjection. De là ce violent désir de tout bouleverser, et cette foule de projets où l'individu est traité comme un chiffre et la société comme une formule. An lieu de plier le système, ils veulent, en un mot, que l'homme se plie au système, et c'est en quoi ils sont absurdes au delà de toute expression... J'appartiens, avec l'immense majorité de mes concitoyens, à cette dernière catégorie (celle des *conservateurs*); et, par suite, loin de soutenir que la guerre disparaîtra à cause de certains

inconvenients qu'elle présente, je dirai : La guerre est vieille comme le monde; elle est partout et dans tout, donc elle continuera d'exister malgré les avantages incalculables attachés à la paix; en d'autres termes, la guerre est le résultat naturel de l'inégalité qui se manifeste sous toutes les formes dans la nature : inégalité de condition, de force et d'aptitude; donc elle existera tant qu'il y aura des grands et des petits, des riches et des pauvres, des forts et des faibles, des bons et des méchants, des hommes de mérite et des imbéciles, des oppresseurs et des opprimés, c'est-à-dire tant qu'il y aura une société et des hommes. Sur ce point, je suis d'accord avec Rousseau, Hegel, Voltaire, Hume, J.-B. Say, Cousin, Grotius, de Maistre, Benjamin Constant, Ancillon, de Bonald, Tocqueville, Michel Chevalier et une foule d'écrivains illustres qu'on n'accusera pas d'avoir des instincts féroces ou de barbares préjugés. La paix sera toujours le premier de tous les bienfaits... Mais une nation ne doit jamais oublier qu'il est un mal plus grand que la guerre, c'est la perte de son indépendance politique et de son existence nationale. « Une longue paix, — dit



CONSTRUCTION DU FORT DE LONGIN (POSITION DE LIÈGE)
CENTRAGE DU MASSIF GÉNÉRAL.

l'illustre Ancillon, — perfectionne les arts et les talents; mais la guerre, donnant une forte impulsion aux esprits fait créer, inventer découvrir. Sans l'une ou manquerait peut-être de la force et de l'activité qui produisent; sans l'autre, du temps et du loisir qui achèvent et finissent. » La guerre et les malheurs qu'elle entraîne à sa suite développent des vertus mâles et fortes : sans elle, le courage, la patience, la fermeté, le dévouement, le mépris de la mort disparaîtraient de dessus la terre... Chez un peuple civilisé jusqu'à la corruption, il faut quelquefois que l'Etat entier périsse pour que l'esprit public se réveille, et c'est le cas de rappeler ce que Themistocle disait aux Athéniens : « Nous périssions si nous n'eussions péri. »

Oui, la Mort, reine de l'épouvante, marque du signe des élus ceux qui s'offrent volontairement en sacrifice pour une cause sainte. Oui, quelque mystérieux destin déchaîne ce qu'Agrippa d'Aubigné appelait : « La louche, pâle et flambeante guerre ». Quand l'humanité toute gonflée de l'orgueil de sa civilisation, c'est-à-dire de sa domination sur les forces aveugles de la nature et sur les puissances sauvages de l'instinct, tente d'échapper à l'humilité de ses origines et de ses destinées terrestres, elle y est aussitôt ramenée comme un forçat à ses chaînes. S'applique-t-elle à dompter la maladie et à prolonger l'existence, prétend-elle à faire régner la paix, fait-elle circuler les richesses et l'abondance, soudain l'hécatombe fauche les hommes par gerbes, la souffrance lui broie le corps, la tourmente l'emporte.

Parlant de la chimérique suppression des armées, le capitaine Brialmont écrit : « C'est là un rêve d'honnête homme. Comment supposer que des peuples agités par des haines violentes se soumettront de plein gré à la froide raison de quelques arbitres?... Nulle décision n'entraîne avec elle le pouvoir de se faire respecter... La justice est représentée un glaive, non une branche d'olivier à la main. Soyons logiques, et n'accordons pas à la société des vertus que nous refusons aux individus. »

« Il est de bon goût aujourd'hui, dans un certain monde, — dit encore Brialmont, — d'aiguiser force épigrammes et de lancer

force anathèmes contre la guerre... Ces nobles colères, qui ravissent en extase les quakers et les femmes nerveuses, appartiennent exclusivement à ces bons pères de famille qui achètent des remplaçants à leurs fils pour qu'ils vivent longuement et à ces pâles viveurs uniquement occupés du soin de leurs plaisirs, qu'aucune privation, qu'aucun sacrifice ne sont venus attendre depuis qu'ils existent, et qui n'ont pas même, pour ne servir d'une expression de Vauban, *hasardé aucun rhume pour le service de l'Etat*. Les gens qui se tiennent dans leur fauteuil, les pieds et le ventre au chaud, tandis que les autres marchent, souffrent, combattent et meurent, sont les seuls qui gémissent de ce fléau et se révoltent contre la rage insensée des conquérants. Ne croirait-on pas lire un commentaire de la légende du dessin célèbre pendant la dernière guerre : « *Pourvu que les civils tiennent!* »

Qu'on veuille lire aussi cette page de verve narquoise et de presciente observation, qu'on croirait non pas écrite en 1850, mais en 1928 : « Quand l'orage approche, quand l'ennemi est sur la frontière... on se jette aux pieds de ces hommes de fer restés seuls debout au milieu de la tempête; on s'accroche à eux comme à la dernière aube de salut; on leur fait mille promesses, mille cajoleries. Ce sont de grands citoyens, de braves militaires, les seuls appuis du trône et de la nation. Puis, quand à force de bravoure et de dévouement, ils ont chassé l'ennemi, ramené l'ordre et la paix, l'abondance et le bonheur au sein du pays, les poltrons, qui s'étaient cachés pendant l'orage, relèvent tout à coup leur tête encore pâle d'effroi... Loin de s'en plaindre, le soldat ne s'en étonne même pas; car ce n'est ni l'intérêt, ni l'espoir d'exciter en sa faveur la reconnaissance nationale qui lui ont fait prendre les armes : C'est l'amour de la patrie, c'est l'honneur... Cette manière d'apprécier l'importance de l'armée en temps de paix n'est pas neuve, et il y a longtemps, pour me servir d'une expression du maréchal de Saxe, que les *soldats après la lutte sont traités comme les manteaux après l'orage*. »

La guerre est atroce, la guerre, suscitée par l'envie et la haine, est impie; mais la guerre est sainte pour qui défend son honneur et sa liberté; mais la guerre peut être *ultima ratio*. C'est Thomas d'Aquin, l'Ange de l'Ecole, qui, sage entre les sages, a dit que le recours à cette *ultima ratio* était licite quand il s'agit pour un peuple de défendre un imprescriptible droit; quand ce peuple a épuisé en vain tous autres moyens de le faire prévaloir, quand, enfin, il existe une certaine chance de succès : condition inséparable des autres et qui assure la subtile harmonie entre les exigences transcendantes et l'infirmité naturelle de l'homme. Divine et humaine philosophie à quoi il faut adhérer pour ne point sombrer dans la confusion idéologique ou la barbarie guerrière.

PAUL CROKAERT.

Eloge funèbre de la lenteur

« Les morts vont vite », dit la ballade. Les vivants d'aujourd'hui se préparent de bonne heure à leur futur métier de morts : la vitesse semble devenue leur souci unique et cruel. Pour apprendre à aller vite quand ils seront fantômes, ils brûlent la route quand ils ont tous leurs os : ce qui est un moyen éprouvé de se les rompre, et de rompre même les os du prochain.

Le *chi va piano va sano* des Italiens gardait, récemment encore, quelque parcelle de la sagesse que les siècles ont, dit-on, accumulée dans les proverbes. Désormais, ce n'est plus qu'une vaine formule : un enfant de quinze ans n'y comprend rien; vivre est pour lui une notion inséparable de la notion de « cent à l'heure ».

Voici un siècle que commença l'agonie de la lenteur : ce serait même un centenaire à célébrer! Les premiers chemins de fer, qui, à distance, nous font figure de roulettes assez modestes, lui

portèrent le premier coup. La blessure semblait légère; c'était cependant la mort à bref délai : car cent ans sont négligeables dans la carrière d'une vertu qui date de la création de l'homme.

Depuis cette époque, que nous ne fixons pas sans quelque difficulté, jusqu'à l'invention des chemins de fer, la vitesse avec laquelle nos ancêtres se déplaçaient était fonction de celle du cheval. Du passé le plus reculé jusqu'au XIX^e siècle, de l'habitant des cavernes jusqu'aux romantiques, le maximum avait été arrêté une fois pour toutes, et personne ne pouvait songer à le dépasser; le cheval au galop, les flancs labourés à coups d'éperons, et qui tombe mort au relais où le cavalier saute sur un nouveau coursier... Ainsi les mousquetaires, de joyeuse mémoire, crevaient les chevaux avec la même indifférence pour le service du roi et pour le service de leur dame : et quand il s'agissait d'un rapt, le cheval recevait double charge et n'en allait pas moins vite; la noble bête avait alors la consolation de mourir sous la douce caresse d'une main fine et parfumée... C'était très beau, ce l'est même toujours au « cinéma »; mais, comme maximum de rapidité, ce nous paraît lamentable.

Nous n'ignorons pas qu'il y avait encore le chameau, le dromadaire, et quelques autres montures : le renne peut-être, au temps de la préhistoire, sur quoi l'esprit de Glozel pourrait seul nous renseigner exactement. Mais les variations sont négligeables, si on les considère du haut d'un avion qui traverse l'Atlantique, ou même, plus modestement, de l'Orient-express.

Le jarret de l'animal a marqué, pendant des milliers d'années, le terme suprême que l'ambition des hommes devait poser à la vitesse de leurs déplacements : le maximum ne nous paraît plus différer très sensiblement de l'allure légendaire attribuée aux rois fainéants. L'ordre des grandeurs n'est plus le même...

Là-dessus Vigny a déjà élevé une protestation d'une majestueuse philosophie, en opposant la Maison du berger, qui va « doucement avec ses quatre roues » et qu'il comptait bien rouler lui-même, aux wagons entraînés

[Par] le taureau de fer qui fume, souffle et beugle,

c'est-à-dire par la locomotive, que le poète appelle encore « la magique fournaise », le taureau de Carthage » et

[Le] dragon mugissant qu'un savant a fait naître.

Et il finit par comparer cet animal industriel à un autre animal, que l'homme n'a qu'assez mal domestiqué, et qui n'a servi de monture qu'aux ermites de la Thébaïde et aux vieux saints de Basse-Bretagne : le cerf. La strophe d'ailleurs mérite d'être citée tout entière, ne serait-ce que pour l'évocation, faite avec quelque stupeur, des tunnels et des viaducs, qui étaient alors dans toute l'originale beauté de leur jeunesse, comme les avions aujourd'hui :

*Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante
Sur le fer des chemins qui traversent les monts,
Qu'un ange soit debout sur sa jorge bruyante,
Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts
Et, de ses dents de feu, dévorant ses chaudères
Transperce les cîlès et saute les rivières,
Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds!*

La Maison du berger, c'est, pour la lenteur le glas de l'agonie, la somptueuse annonce d'un enterrement de première classe...

Un beau glas est une belle chose! Et cette pauvre vertu méritait bien que les plus lointains symptômes de sa mort fussent orchestrés par Alfred de Vigny, qui lui prépara des tentures funèbres et même un linceul : le fameux linceul de pourpre où dorment les dieux morts, et qui a tellement servi depuis un siècle qu'il

n'a plus l'air que d'un décor de théâtre tout à fait démodé... Mais de ceci Vigny ne saurait être responsable. Il lui avait suffi de proclamer avec passion son dédain pour ces nouveaux voyages, où l'homme

*Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
Qu'un brouillard éouffant que traverse un éclair,*

et de prendre la défense des poètes et des rêveurs : la rêverie a besoin « d'un long regard sur chaque objet visible » ; la rêverie dans son étude des secrets divins,

Marche, s'arrête et marche avec le col penché.

Inscrivons ce dernier vers, en lettres d'or, sur le tombeau de la lenteur : il nous serait impossible de lui choisir une épithète plus symbolique.

Car personne ne s'arrête plus ; et l'attitude méditative du « col penché » nous paraît aussi rococo qu'une sérénade à l'« astre des nuits ».

* * *

La lenteur est bien morte. Paix à ses cendres !

Ce n'était qu'une toute petite vertu, il faut le reconnaître ; mais c'était une vertu... Et nous avons trahi les grandes vertus, — l'humilité, par exemple, ou l'obéissance, — avec une sérénité si olympienne que nous n'avons plus à nous lamenter que sur la disparition des petites...

Vigny n'accusait la vitesse — la vitesse du « dragon mugissant » — que d'avoir étranglé la poésie. Ce crime est avéré ; mais il en est d'autres, et qui sont graves.

La vitesse des déplacements ou des voyages n'est qu'une forme du vertige : nous courons à des dangers plus inquiétants.

Une manière de proverbe dit qu'il ne faut pas confondre « vitesse avec précipitation, ni intelligence avec gendarme ». Protestons énergiquement contre la seconde partie : c'est une infâme calomnie où sont vilipendés de très honnêtes gens, dont nous reconnaissons mieux les mérites lorsque les voleurs sont à nos trousses. Et s'il est vrai que les rapports des gendarmes sont émaillés de poncifs assez divertissants, le style de ces défenseurs des lois est infiniment moins ridicule que celui de la plupart des candidats à la députation. Mais la première partie de l'adage n'est aujourd'hui qu'une trop cruelle vérité.

Le désir maladif de la vitesse nous a jetés dans la plus stupide précipitation. Nous y avons perdu, dans tous les domaines, l'amour du travail bien fait. Et notre aveuglement est tel que nous sommes devenus incapables de nous en apercevoir.

Le conseil du vieux père Boileau, qui était un homme de grand bon sens, nous paraît plus ridicule qu'une perruque :

*Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez,*

A remplacer modestement « vingt » par « deux », le conseil n'en serait pas plus suivi : nul ne remet plus l'ouvrage sur le métier. Le polissoir est le contraire d'un instrument de vitesse ; et nous avons cassé tous les polissoirs !

Il n'y avait jadis à bâcler leur besogne que les écoliers paresseux : c'était pour aller jouer aux billes. Nous imitons leur exemple, sans avoir même gardé ce méchant prétexte. Les plaisirs, eux-mêmes, nous les absorbons en vitesse. Et nous avons partout sacrifié la qualité à la quantité.

On nous assure que Paris n'a pas été bâti en un jour. Mais on nous fabrique, aujourd'hui, une ville toute neuve en quelques mois. Sur une plage bretonne solitaire, où les pins descendaient jusqu'au sable, des milliers d'ouvriers, jetés par des capitalistes en quête de bénéfices colossaux, ont fait surgir en moins d'un an une station balnéaire, munie des derniers perfectionnements du

progrès : la sauvage beauté du pays a été honteusement massacrée ; mais tous les records de la vitesse ont été battus et jamais la musique nègre n'avait connu un triomphe aussi rapide...

* * *

Ayons le courage de parler franc : nos regrets sont platoniques ; et les larmes que nous versons sur la tombe de la lenteur ressemblent singulièrement à celles que l'on attribue à des reptiles hydrosauriens fréquentant les bords du Nil. Nous gémissons sur le vertige et sur ses conséquences désastreuses ; mais nous subissons sa loi et nous nous laissons, sans résistance, entraîner dans la sarabande... Du côté des hommes qui vivent dans le monde, il n'y a plus rien à tenter, sinon de demander au ciel la résurrection de la lenteur : les saints stylites, qui ont vécu immobiles sur leurs colonnes, pourraient peut-être nous venir en aide...

Mais, en voyant, dans les cloîtres, les moines passer d'une marche paisible, plongés dans leur capuce et leurs méditations, j'avais imaginé que la lenteur, chassée du siècle, s'était réfugiée au couvent, qu'elle était, si j'ose dire, entrée en religion... J'ai longtemps vécu bercé par cette pensée consolante...

Ce n'était qu'une illusion, et je l'ai perdue.

Je l'ai perdue en rencontrant un Franciscain qui ne rêvait que d'automobile, et qui me démontra, — opinion dont je lui laisse d'ailleurs toute la responsabilité, — que, si saint François d'Assise avait vécu au XX^e siècle, il aurait utilisé l'« auto » pour la plus grande gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Et, le même jour, j'eus l'honneur de présenter mes hommages à la tourière d'un monastère de Clarisses qui avait son permis de chauffeur !

La pelletée de terre sur le cercueil...

Lenteur, adieu ! Adieu, lenteur, ... mère des chefs-d'œuvre !

ALEXANDRE MASSERON.

Correspondance

Bruxelles, le 12 mai 1928.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je lis dans le dernier numéro de votre intéressante revue une étude de M. De Ridder sur mon *Histoire de Belgique*, qui m'attaque avec une extrême vivacité. Voulez-vous me permettre de faire appel à votre largeur d'esprit et à votre courtoisie pour me laisser rectifier dans vos colonnes ce que cette étude renferme, involontairement sans doute, d'inexact et de tendancieux.

Je ne puis laisser écrire sans protester que mon *Histoire de Belgique* est de nature, comme on l'aurait déjà fait, à faire suspecter mon patriotisme. Personne, à ma connaissance, n'a suspecté publiquement mes sentiments patriotiques, et je suis convaincu que votre collaborateur serait fort embarrassé s'il lui fallait préciser une pareille affirmation.

Ceux de vos lecteurs qui se contenteraient, d'ailleurs, de lire son article sans consulter mon *Histoire de Belgique*, comme il le recommande dans sa conclusion, se feraient une idée bien singulière de mes opinions historiques. Ils s'imagineraient par exemple que j'attribue à Léopold I^{er} seul « la responsabilité des relations peu cordiales entre la Belgique et Napoléon III » alors que j'explique en propres termes que ces responsabilités doivent être équitablement partagées. Ils croiraient que j'ai représenté notre premier Roi comme cherchant à agrandir la future Prusse de Bismarck, quand j'ai soigneusement souligné la clairvoyance avec laquelle il « devinait et redoutait » l'œuvre du Chancelier de fer. Mais ce que ces lecteurs ignoreraient surtout, c'est que le chapitre de mon livre que M. De Ridder attaque le plus vivement (*Léopold I^{er} : la grande*

politique) est appuyé sur un ensemble de citations et de notes que votre collaborateur passe délibérément sous silence et qui se réfèrent surtout au récent livre de Buffin et Corti : *Léopold I^{er} oracle politique de l'Europe*. M. De Ridder ne peut ignorer cet ouvrage, dont la publication a remis en question ses propres travaux sur la politique étrangère de la Belgique après 1848, et je m'étonne dans ces conditions que l'éminent historien ait cru pouvoir s'abstenir d'y faire la moindre allusion.

En effet, le problème que j'ai tenté de préciser dans ce chapitre, peut se résumer en deux mots : à côté de la politique officielle du gouvernement belge (dont M. De Ridder s'est fait brillamment l'historien), Léopold I^{er} a pu développer, grâce à ses relations intimes avec toutes les cours européennes, une politique secrète dont le sens commence seulement à être connu. Il aurait été naturel que votre collaborateur, contestant mes points de vue, commençât par discuter mes sources. Il laisse au contraire ignorer leur existence au lecteur, passe sous silence mes dix-huit pages de notes, et critique mon livre de manière à laisser croire qu'il est sorti tout entier de mon imagination. De tels procédés sont particulièrement injustes lorsqu'ils ont pour but de faire soupçonner d'antipatriotisme ceux qui cherchent seulement, et sans aucune idée préconçue, à découvrir la vérité.

Un bref exemple montrera combien les reproches de votre collaborateur sont en général peu fondés. A en croire son article, j'aurais, en effet, *fausé* la déclaration de M. de Butenval en 1853, parce que je lui ai donné le sens d'une menace contre notre neutralité, et il affirme dans votre *Revue* que cette déclaration qui s'adressait à l'Europe ne contenait pas une menace à l'égard de la Belgique. Mais dans son livre sur le *Mariage du roi Léopold II*, il n'hésite pas à écrire qu'elle devait donner naissance au soupçon qu'une occupation française de la Belgique... pourrait se réaliser à bref délai (p. 145). Et dans un autre ouvrage, qui vient de paraître (1), il écrit plus nettement encore : *Cette déclaration, qui semblait contenir une dénonciation éventuelle des engagements pris en 1839 et en 1848 par la Monarchie de Juillet et la Seconde République à l'égard de la Belgique, parut grave non seulement au Cabinet de Bruxelles, mais aussi à plusieurs des puissances garantes, notamment à la Russie, qui fit demander des explications à Paris... Se joignant à la Russie, le gouvernement anglais fit faire des représentations très sérieuses au gouvernement français*. Je ne comprends donc pas comment M. De Ridder peut parler de ma « riche imagination » à propos d'une déclaration dont le sens est bien conforme à celui que je lui ai donné.

Il me serait aussi facile de répondre par des références précises aux autres passages de l'article de votre collaborateur, ou de relever ceux où il me prête gratuitement des opinions que je n'ai nullement exprimées. Je me bornerai à indiquer que mon explication de la Révolution de Juillet est classique puisqu'elle est tirée du *Manuel historique*, d'Emile Bourgeois, et que la thèse selon laquelle Louis-Philippe doit être considéré comme le véritable promoteur de la neutralité belge, familière à toute l'école historique contemporaine, vient d'être résumée avec éclat par M. Lacour-Gayet, dans un mémoire lu à l'Institut, au début de l'année dernière, en présence de S. M. le Roi Albert. Des historiens systématiquement hostiles à la France n'hésitent plus à reconnaître le rôle de Louis-Philippe dans cette question et je suis extrêmement surpris que M. De Ridder paraisse le contester.

Je suis aussi étonné de voir M. De Ridder m'accuser de n'avoir pas ouvert des livres comme le *Frère-Orban*, de M. Paul Hymans, dont je vais jusqu'à donner des extraits en note, et affecter de découvrir de la *négligence* et des connaissances « peu équilibrées » dans l'établissement de ma bibliographie, alors qu'il n'aurait eu qu'à lire l'Avertissement de la page 205 de mon livre pour comprendre qu'il s'agit, non d'une bibliographie méthodique à l'usage des travailleurs (que je renvoie au livre de Pirenne), mais d'une simple liste des ouvrages « les plus accessibles et suggestifs » pour le grand public. Les études trop purement techniques doivent donc être écartées, et ses reproches à ce sujet sont sans fondement.

Je m'en voudrais, Monsieur le Directeur, d'abuser de votre courtoisie en prolongeant inutilement ces observations. Elles suffiront, j'en suis convaincu, pour montrer à ceux de vos lecteurs qui n'auraient pas feuilleté mon livre, que la sévérité de votre collaborateur est peu justifiée. Permettez-moi de regretter en terminant que les reproches qu'il exprime me soient venus d'un historien que j'ad-

mire et dont les travaux m'ont été beaucoup plus précieux qu'il ne paraît le croire pour la composition de mon œuvre. Sur bien des points obscurs ou controversés de notre histoire, ses études consciencieuses et précises m'ont été infiniment utiles et je lui en garde, malgré la vicacité de ses jugements, une très sincère reconnaissance.

Avec tous mes remerciements pour votre amabilité, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma plus vive considération.

Comte ADRIEN DE MEEÛS.

Bruxelles, le 14 mai 1928.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vous avez bien voulu me communiquer la lettre dans laquelle M. Adrien de Meeüs s'attache à contester quelques-unes de critiques que j'ai cru devoir adresser à son livre *Histoire de Belgique*.

Aux observations que contient cette lettre, je dois opposer une réponse :

Je n'ai nullement affirmé que M. de Meeüs attribuait toute la responsabilité de la mésentente entre Napoléon III et Léopold I^{er} à ce dernier monarque. Ce que je lui ai reproché, c'est de ne pas avoir fait un partage équitable de cette responsabilité et de l'avoir attribuée, pour la plus grande partie, à notre Souverain. La part qu'il réserve à Napoléon III est bien légère et sera perdue de vue par la majorité des lecteurs, tant l'écrivain paraît y attacher peu d'importance. Combien de lignes lui consacrer-t-il ?

Quant à ce qui concerne Bismarck, il est vrai que M. de Meeüs a écrit que Léopold I^{er} devinait et redoutait l'œuvre du chancelier, mais il a ajouté que, malgré cette clairvoyance, le roi des Belges avait aplani le chemin à Bismarck. J'ai cru devoir contester cette affirmation.

L'auteur me reproche de n'avoir pas dit que ses renseignements sur la politique internationale de Léopold I^{er} provenaient de l'ouvrage de Corti et Buffin, *Léopold I^{er} oracle de l'Europe*. Dans un article comme celui que j'ai écrit, je n'avais pas à faire la critique des sources de l'auteur. Cela m'aurait entraîné à des longueurs que ne comportait pas le cadre de cette revue. Du moment où M. de Meeüs nous donnait des renseignements, il en prenait la responsabilité. C'était à lui de s'assurer si les écrivains auxquels il s'adressait méritaient créance. L'ouvrage de Corti n'a pas passé inaperçu en Belgique. Si j'ai bon souvenir, Mgr Schyngens, en rendant compte de ce volume dans le *XX^e Siècle*, a fait des réserves expresses au sujet du rôle attribué envers Napoléon III par l'écrivain autrichien à Léopold I^{er}. Le baron Beyens a fait de même, si je ne me trompe, dans son livre *Le Second Empire vu par un diplomate belge*. Dans *La revue catholique des idées et des faits*, du 1^{er} octobre 1925, j'ai suivi très explicitement l'exemple de ces deux écrivains et j'ai accentué encore mes critiques dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*. Dans cette dernière revue, j'ai ajouté que j'avais eu entre les mains tous ou presque tous les documents dont s'était servi le comte Corti et qu'à mon avis, ils n'autorisaient pas l'auteur à juger Léopold I^{er} comme il l'avait fait. J'y écrivais encore que je possédais et que j'espérais pouvoir publier quelque jour, des lettres établissant la correction de l'attitude prise par notre premier Roi envers Napoléon III.

Ainsi averti, M. de Meeüs aurait dû soumettre à une sévère critique les assertions du comte Corti et ne pas les renouveler d'une manière absolue sans y faire de réserve.

M. de Meeüs veut montrer par un bref exemple, ainsi dit-il, combien les reproches que je lui ai faits sont peu fondés. Pour faire cette démonstration, il use d'un procédé que je devrais durement qualifier, si je ne le mettais sur le compte d'une nervosité assez naturelle chez un jeune écrivain qui voit sévèrement qualifier un livre que d'autres ont salué du nom de chef-d'œuvre.

D'après M. de Meeüs, j'aurais écrit que la déclaration de M. de Butenval qui s'adressait à l'Europe ne contenait pas « une menace à l'égard de la Belgique ». Cette affirmation faite, l'auteur m'oppose des extraits de deux de mes livres où j'expose précisément le contraire.

Pour me mettre ainsi en contradiction avec moi-même, M. de Meeüs a employé l'étrange tactique de prendre quelques mots

(1) *Histoire de la Belgique contemporaine* p. 149

au commencement d'un long paragraphe et quelques autres mots à la fin de ce même paragraphe, de les rapprocher et de supprimer tous les mots intermédiaires.

J'avais écrit : « La menace que contenaient ces paroles n'était pas provoquée par la politique belge, mais par l'abandon où les Puissances, l'Angleterre notamment, laissent en ce moment la France dans sa politique orientale. Elle s'adressait à l'Europe et elle fut manifestée non seulement à Bruxelles, mais aussi à Berlin et à La Haye, peut-être encore en d'autres capitales, en des termes identiques, M. Drouyn de Lhuys, ministre impérial des Affaires étrangères, s'employa à dissiper la croyance que les paroles de M. de Butenval eussent contenu, comme on l'avait généralement cru, une menace à l'égard de la Belgique. Par la reproduction inexacte, incomplète et incorrecte de ce que j'ai écrit, M. de Meeüs met sous ma plume une affirmation émanant de M. Drouyn de Lhuys. Ce n'est pas ainsi que l'on écrit l'histoire ni que l'on fait une polémique très droite.

Quoiqu'en dise M. de Meeüs, rien dans les paroles de M. de Butenval, dont nous possédons le texte officiel, ne permet de présumer que le diplomate français ait fait allusion à une politique de la Belgique hostile à la France. Il est toujours dangereux de prétendre interpréter, en les transformant complètement, des paroles qui ont été dites, car le subjectivisme domine presque toujours ces interprétations. L'exemple de M. de Meeüs confirme cette appréciation une fois de plus. L'écrivain a d'autant plus induit ses lecteurs en erreur sur la portée des paroles de M. de Butenval qu'il leur cache complètement les circonstances qui les ont provoquées.

M. de Meeüs invoque l'autorité de M. Bourgeois pour justifier son affirmation que les ordonnances de juillet, prodromes de la chute de Charles X, furent prises pour empêcher la Chambre des députés et la presse de faire opposition à la politique conquérante de la Restauration. M. Bourgeois ne dit rien de semblable.

M. Bourgeois écrit : « Flatter la révolution dans ses ambitions de conquête, pour l'endormir et enchaîner sa résistance, telle fut le programme de Polignac ». Mais ces projets de conquête, qui finirent par se réduire à l'expédition d'Alger, ne détournèrent pas l'attention publique des affaires intérieures de la France et c'est alors, pour arrêter le flot toujours montant du libéralisme, que furent prises les célèbres ordonnances.

Que M. de Meeüs lise attentivement le beau volume que Pierre de la Gorce, l'éminent écrivain français, vient de consacrer à Charles X et il se convaincra de son erreur.

M. de Meeüs maintient que le véritable promoteur de notre neutralité fut Louis-Philippe et se montre extrêmement surpris que je paraisse le contester. Je ne parais pas le contester, je le conteste ouvertement et, pour le faire, je me trouve en bonne compagnie avec M. Raymond Guyot, le savant professeur français que j'ai cité dans mon article sur l'histoire de Belgique, avec M. le chanoine De Lannoy, dans son livre devenu classique des Origines de l'Indépendance belge, avec M. le vicomte C. Terlinden, dans son étude sur la Fondation du royaume de Belgique, insérée dans le tome 1^{er} de l'histoire contemporaine de la Belgique, que vient de publier l'éditeur Dewit.

M. de Meeüs se place, pour défendre l'opinion contraire, sous le patronage de M. Lacour-Gayet, qui a célébré l'action de Talleyrand dans une communication faite à l'Institut de France en présence du roi des Belges. J'ai dit, dans cette revue (numéro du 8 avril 1927) ce que je pensais de la communication de M. Lacour-Gayet, qui ne peut prévaloir contre les documents que M. Guyot a si bien mis en lumière dans son livre *La Première Entente Cordiale*. Ce fut une des habiletés de Talleyrand de s'efforcer, pour masquer son échec à Londres, de le faire considérer comme une victoire. Et ce mensonge s'est perpétué dans beaucoup d'esprits jusqu'à ce jour.

M. de Meeüs s'élève encore contre le reproche que je lui aurais fait de ne pas avoir lu le *Frère-Orban* de M. P. Hymans, et il rappelle que, dans une note, il a cité ce livre. En effet, il l'a cité pour les événements de 1886, mais il est douteux qu'il ait lu le chapitre consacré à l'épisode des chemins de fer et de l'union économique. Et, s'il l'a lu, qu'est-ce qui l'autorisait à rejeter en bloc les renseignements et les conclusions contenus à ce sujet dans ce livre très documenté alors qu'il acceptait, sans les contrôler, les jugements erronés du comte Corti sur la politique antinapoléonienne de Léopold I^{er}?

L'auteur proteste aussi contre les reproches que j'ai faits à sa bibliographie. Selon lui, elle ne devait être qu'une simple liste

des ouvrages les plus accessibles et les plus suggestifs pour le public. Nous sommes d'accord à ce sujet mais cela n'excuse pas M. de Meeüs d'avoir donné des titres inexacts à des ouvrages cités. Je voudrais aussi qu'il me dise quels détails suggestifs pour son ouvrage il a trouvés dans les divers volumes que j'ai mentionnés et dont la citation, à mon avis, aurait pu être avantageusement remplacée par celle d'autres volumes dus à des auteurs belges.

J'accueille volontiers l'affirmation de patriotisme de M. de Meeüs. Je n'ai pas voulu, comme il paraît le croire, lui attribuer des sentiments contraires. Rien ne m'autorisait à porter contre lui une accusation de ce genre. Il appartient à une famille qui a donné de beaux exemples de patriotisme pendant la guerre et dont plusieurs membres ont vaillamment combattu dans nos armées. Mais se rend-il bien compte des interrogations que l'on se pose, dans le public lorsqu'on le voit parler avec dédain, presque avec mépris (1) de la révolution belge de 1830 et rabaisser la politique de celui qui fit la Belgique prospère et respectée et relever en même temps la mémoire d'un Souverain qui menaça à diverses reprises notre existence indépendante? Il fallait lui crier *casse-cou* à ce sujet. Je n'ai pas voulu faire autre chose.

Avec beaucoup de courtoisie, M. de Meeüs regrette que des critiques très vives contre son livre soient parties de ma plume. Si je les ai émises, c'est parce que j'ai cru de mon devoir de le faire. Je préfère louer que blâmer. On faisait autour de l'histoire de Belgique une réclame qui devait en favoriser largement la diffusion. Or, quoique pense M. de Meeüs de son œuvre, elle est de nature à fausser l'esprit public sur bien des aspects de notre histoire. Il fallait mettre les lecteurs en garde contre cette déviation de la vérité. Déjà, le comte Carton de Wiart, dans le *Soir*, et le comte L. de Lichtervelde, dans l'*Autorité*, ont fait de graves réserves sur l'exactitude de plusieurs pages du volume. Que M. Adrien de Meeüs ne se fasse pas d'illusions : d'autres articles suivront qui ne seront pas moins sévères que le mien.

Qu'il n'en garde pas rancune à ceux qui le critiqueront. Qu'il se dise que si on discute une œuvre, c'est parce qu'on estime se trouver en face d'un écrivain appelé à faire mieux. Il est préférable pour un auteur se trouver en face de la critique plutôt que du dédain.

M. de Meeüs est intelligent, il possède un talent naissant, il désire travailler et ne point passer à travers la vie en oisif. C'est assez pour lui concilier des sympathies et des conseils utiles. Mais l'histoire pas plus que l'historien ne s'improvise. D'autres que moi le lui auront déjà dit. Pour arriver à être un habile ouvrier de l'histoire, il faut un travail patient d'initiation. Il faut surtout acquérir le souci et la pratique de la critique, ainsi qu'un jugement calme et froid. Cela ne s'obtient pas en un jour.

Si M. de Meeüs a le désir d'entrer dans cette voie, je serai le premier à l'y aider comme j'ai été un des premiers à blâmer son œuvre de début.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

A. DE RIDDER,
Directeur général
au Ministère des Affaires étrangères

(1) Parlant du vote du congrès qui exclut la Maison de Nassau de la souveraineté en Belgique, M. de Meeüs écrit : « Il faudra vider jusqu'à la lie le calice de la Révolution ».

CATHOLIQUES BELGES

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique

des idées et des faits

Les idées et les faits

Chronique des Idées

« L'Art flamand » de Paul Lambotte.

La collection « Connaître », de la maison Desclée, De Brouwer, spécialement destinée à la publication d'œuvres de vulgarisation pour la jeunesse, vient de s'enrichir d'un second volume : *L'Art flamand*, par Paul Lambotte, le distingué directeur général des Beaux-Arts.

Sous ce titre d'une généralité trop ample, peut-être, et très élastique, il faut entendre ici un abrégé de l'histoire de la peinture belge, tout spécialement et à juste titre de l'Ecole flamande du XV^e au XVIII^e siècle. Je constate sans aucun esprit de chicane que l'art mosan est tout simplement annexé à l'art flamand, tout comme s'il n'avait pas existé d'autre école que celles d'Anvers, Bruges, Gand, Bruxelles. La peinture a fleuri sur les bords de la Meuse, dès le XIII^e siècle, comme les arts plastiques non pas avec le même éclat, mais non sans gloire assurément, aussi bien que dans les régions voisines. C'est le savant français Charles de Linas qui a consacré définitivement l'appellation d'*art mosan* dont Jules Helbig, de vénéral et docte mémoire, a retracé l'histoire en deux volumes publiés et achevés après sa mort par J. Brassine.

Assurément, il ne peut revendiquer que pour leur origine à Mæsseck les très illustres Hubert et Jean Van Eyck, mais l'Ecole mosane, parfaitement caractérisée, est représentée par une longue lignée d'artistes : non seulement Patinir, le créateur du paysage, son compatriote dinantais Cles, au XV^e siècle, Lambert Lombard que M. Lambotte considère comme la plus glorieuse incarnation de l'art mosan, au XVI^e siècle, mais encore la pléiade des peintres du XVII^e siècle, Gérard Douffet et son école, ses disciples Bertholet et Flémalle; Gérard Goeswin, Jean-Gilles Del Cour, Carlier, Laïresse et d'autres.

M. Lambotte a jugé sans doute qu'il était plus simple, dans un ouvrage élémentaire, de les englober tous sous la désignation collective d'Ecole flamande, à laquelle nulle d'ailleurs ne dispute la primauté.

Le volume se présente sous les dehors d'un livre de distribution de prix, mais heureusement cette banalité se rachète par la délicieuse effigie de Marie de Tassis, un des plus jolis portraits de Van Dyck. L'illustration de ce livre à bon marché, ni abondante, ni originale, n'est pas dépourvue de charme. D'ordinaire trop distante du texte qui l'explique. Au lieu de ces planches hors-texte qui reproduisent pour la plupart des œuvres si connues, n'eût-il pas été préférable de mettre sous les yeux des jeunes lecteurs un plus grand nombre de photogravures de moindres dimensions, mais plus rares, intercalées dans le texte ?

Négligeant ces broutilles pour aller au contenu, il ne faut pas marchander l'éloge à l'auteur. La jeunesse, pour laquelle il écrit, lui devra une vive reconnaissance et il sera juste de comprendre dans la jeunesse la foule de visiteurs de tout âge de nos Expositions, où les tableaux entendent dégoiser les plus étranges sottises.

La tâche dévolue à l'auteur n'était pas aisée. Ramasser en une bonne centaine de pages quatre siècles d'histoire de l'art de la peinture, tout ce foisonnement d'innombrables tableaux, éclaircir la futaie par de larges avenues sans sacrifier d'arbres de valeur, classer méthodiquement sans sécheresse, condenser sans obscurité, tenir compte des rectifications incessantes que la critique apporte aux attributions traditionnelles, bien situer nos artistes en discernant la place qu'ils occupent dans l'évolution de l'art, ne pas se noyer dans l'analyse ni s'évaporer dans la synthèse, être savant et rester simple, viser à la sobriété, à la précision plutôt qu'à l'éclat et à la profusion : on conviendra qu'il faut être maître

en la matière pour réunir tous ces mérites et c'est justice de reconnaître que M. Lambotte s'est approché de la perfection.

Très averti, il n'a rien négligé d'essentiel; informé du dernier état des recherches, il est tout à fait à la page. J'ai retrouvé dans ce livre substantiel et aéré — deux qualités qui souvent s'excluent — le rare talent de vulgarisateur qu'il avait déployé dans son *Rubens*, si justement apprécié.

Le lecteur trouvera donc dans ce manuel qui deviendra classique, vade mecum des pèlerins de l'art, des notices claires, exactes, intéressantes, sur tous les peintres du XV^e au XVIII^e siècle dont les noms marquent dans l'histoire, avec des renseignements précieux sur les identifications douteuses.

A travers cette foule d'artistes qui s'échelonnent sur ce vaste espace de temps et qui sont vraiment la parure splendide de la Belgique, le lecteur verra surgir les maîtres du chœur, ceux qui, dans l'état de nos connaissances, semblent avoir dominé leur époque et consacré une étape importante dans l'évolution de notre art belge.

A l'aurore de notre histoire picturale se dressent, encore entourées de mystère, nimbées d'une auréole que nulle après elles n'a pu faire pâlir, ces radieuses figures de Hubert et Jean Van Eyck. Ils eurent des précurseurs, sans doute, et très probablement même dans la région mosane où se sont levés ces Dioscures. Ils ne sont pas chez nous les créateurs de la peinture, mais ils l'ont élevée à une telle perfection, d'emblée ils ont enfanté de tels chefs d'œuvre qu'ils apparaissent comme les puissants initiateurs et les modèles inégalés de notre art national. *L'Agneau mystique*, l'œuvre la plus considérable du monde, sortie de cet atelier qui est notre berceau artistique, reste l'éblouissant miracle. Cette *Adoration* est adorable, dans son idéalisme et son réalisme merveilleusement associés, je veux dire qu'elle fait ployer les genoux et adorer, tandis que devant la plupart des productions religieuses du pinceau contemporain, on sent l'envie de se mettre à quatre pattes.

Paul Lambotte fournit sur les Van Eyck et leurs œuvres les informations de la dernière heure, notamment sur la reconstitution du polyptyque de Saint Bayon, et sa placidité coutumière ne peut se défendre d'un trait bien acerbe contre ces pauvres chanoines gantois de 1816 « ignares et cupides » qui bazarèrent les volets originaux. Mais, par contre, quel cri d'admiration reconnaissante pour le chevalier van Erborn, bourgmestre anversoïis qui, rare appréciateur des Primitifs à une époque où on les méprisait comme barbares, sauva de la ruine, du brocantage, de l'exode par delà l'Atlantique, deux délicieux Van Eyck toute une série d'œuvres de cette période et les légua à sa ville natale.

Dans le glorieux sillage des Van Eyck étaient entrés les Roger Vander Weyden, plus pathétique, les Thierry Bouts, plus anguleux, les Memlinc, les Gérard David, d'une qualité tout à fait supérieure, quand dans la dernière partie du XV^e siècle, apparaît *Quentin Metsys* (ou Massys) qui apporte, comme l'observe justement Paul Lambotte, une note nouvelle à l'art flamand. Le soleil de l'Italie illumine son œuvre qui se distingue des Primitifs par une facture plus savante, une composition de plus large envergure, « la recherche de somptueuses harmonies ». Aussi l'auteur n'hésite pas à le situer à mi-route entre les Van Eyck et Rubens. Qui a contemplé la *Légende de Sainte Anne* souscrit volontiers à ce jugement.

Par cette route nouvelle du réalisme flamand soumis à l'influence italienne, au XVI^e siècle, se sont succédé bien des maîtres fameux, Jean Gossart, dit Jean de Mabuse; Bernard d'Orley, le peintre de Marguerite d'Autriche et de Marie de Hongrie; Joachim Patinir, créateur du paysage; Henri Bles, neveu du précédent, peut-être; le *Maître des demi-figures de femmes*, bizarre dénomination d'un illustre inconnu; Lancelot

Blondeel — l'auteur de la cheminée du Franc à Bruges — Pieter Cock d'Alost, élève de Bernard d'Orley; Lambert Lombard, le grand liégeois, chef d'école « le père de notre art, écrivait Van Mander, le dépouillant de sa rudesse pour mettre à la place les beaux principes de l'antiquité »; Pierre Pourbus l'ancien, le dernier peintre de Bruges qui reflète la manière du Primitif et de l'école de Fontainebleau, son fils Franz qui précéda Rubens à la Cour des Gonzague; Neufchâtel, wallon montois, de plus en plus germanisé dans ses peintures; Antonio Moro, hollandais acclimaté à Anvers, distingué par Granvelle, fixé à Bruxelles, attaché au service du Duc d'Albe dont il a fait le saisissant portrait de notre Musée; enfin Jérôme Bosch, autre hollandais d'origine, favorisé par Philippe II, « le peintre des cauchemars », chef d'école.

Ici vient se placer, se détachant des disciples de Bosch, un des plus illustres noms de notre histoire : Pierre Bruegel le Vieux, que Paul Lambotte regarde comme le plus grand maître de la peinture flamande entre Quentin Meysys et Rubens. Il tranche violemment sur ses contemporains férus d'italianisme, sur les maniéristes d'Anvers, alors à la mode. Au milieu de l'engouement universel pour l'Italie renaissante, Bruegel reste stoïquement flamand, fervent ami de la nature et créateur d'une série de chefs-d'œuvre dont nous admirons de plus en plus le chaud réalisme. Le peintre des rustres et des balourds, reagissant avec fierté et obstination contre les influences méridionales, est resté particulièrement cher aux peintres belges qui ont fait de son tombeau à la Chapelle, un but de pèlerinage.

Puis, à ce point culminant de notre art, c'est Pierre-Paul Rubens, le géant de la peinture, un des cinq ou six puissants génies que révère l'humanité, l'artiste incomparable qui a fondu sur sa palette le coloris flamand et les splendeurs titiennes, en qui s'harmonisent la Flandre somptueuse et l'ardente Italie. Pour en retracer fidèlement l'histoire, embrasser cette prodigieuse carrière d'artiste, architecte, peintre en tout genre, diplomate, épistolier, graveur, il a suffi à Paul Lambotte de résumer sa charmante biographie.

Et autour de lui, gravitant dans l'orbite de sa gloire, c'est toute une constellation : Van Dyck, Jordaens, Teniers, De Vos, cent autres. Chacun a son mérite propre, tous ont tenu de Rubens. Son œuvre personnelle et collective est formidable, son influence immense.

Le XVIII^e siècle, nous apprend Paul Lambotte, reste une période mal connue, que l'on commence seulement à défricher, où un Pierre Verhaegen s'avère artiste de haute valeur, un Léopold DeFrance atteste de réels succès à Liège. Il sera intéressant de renouer les maillons de la chaîne qui relie les grands noms de l'époque contemporaine aux maîtres du XVII^e siècle. Quel lecteur ne fera pas confiance à l'auteur pour la réussite de cette entreprise?

Quelque mélancolique ironie semble flotter sur les *Vues d'ensemble* qui terminent le volume. Paul Lambotte se sent un peu déabusé devant les sautes de vent de la mode et ses bizarres revirements. Les primitifs furent honnis comme barbares par les romanisants et les maniéristes. Ceux-ci, le fameux Franz Floris, dit l'Incomparable, Michel Coxcie, nous paraissent, à leur tour dignes d'être relégués dans l'oubli. Fromentin, obsédé par Rubens et ses contemporains, eut à peine un regard pour les Van Eyck. Rubens lui-même, collectionneur passionné, ne s'enthousiasme que pour les Italiens de la seconde Renaissance. Ingres, naguère conquis, traité de pompier, est aujourd'hui l'idole des jeunes.

Que pensera-t-on dans vingt-ans ? se demande Paul Lambotte. Chaque génération prétend avoir dépassé celle qui la précède et avoir fait avancer l'art. Et voici que des sauvages, des fauves ont fait irruption parmi nous et demandent qu'on brûle les musées, écoles de perversion !

Ce sont ces « industriels » de l'art qui placent le nez au dessus des yeux, les oreilles sous la bouche, si tant est qu'on aperçoive encore une bouche au milieu des losanges et des tourbillons. Le dessin est pour eux convention, la déformation est érigée en système, sous prétexte de rendre l'émotion avec plus d'intensité.

Je crois qu'en racontant les siècles passés de notre grande his-

toire, en dessinant la courbe de son évolution, Paul Lambotte aura instruit la jeunesse, prémunie contre les extravagances de la mode, en lui donnant la preuve que tôt ou tard justice est rendue aux œuvres qui se conforment aux règles éternelles du beau. L'histoire impartiale a son heure. Elle prend en main le van de la critique et jette au feu la paille.

Jeune, l'auteur désirait un livre qui lui servit de guide dans ses visites, réunit en faisceau ses connaissances éparses. Il ne le trouva pas. Nos jeunes, grâce à lui, seront plus heureux.

J. SCHYRGENS.

FRANCE

Du rôle des idées dans le monde moderne

D'un discours de Mgr Lavallée, recteur de l'Université catholique de Lyon, nous détachons cet extrait :

La crise de notre civilisation est suspendue au problème de la connaissance. C'est la vérité; mais une vérité dont la plupart sourient, exactement comme ils traitent de chinoïseries scientifiques ce qu'on leur dit de la lutte engagée entre les globules du sang, pendant que cette bataille se livre dans leurs veines, à coups de canon qui retentissent à leurs tempes. De même, tous les problèmes sociaux qui se posent aujourd'hui devant nous, si nous voulons en suivre l'enchaînement jusqu'à leur point de départ, nous trouvons que ce sont des problèmes d'idées. La crise de la race qui suscite nos alarmes, est due avant tout à une conception de l'homme qui enlève à la vie sa dignité et son prix et par conséquent, à une crise des idées. Et le conflit social soulevé par le communisme, il n'est à ce point tragique que parce qu'il est au fond, lui aussi, un conflit d'idées. S'il s'agissait uniquement de déterminer une juste proportion des bénéfices entre le capital et le travail, d'après les lois reconnues par les uns et les autres de la justice, et dans le respect unanime du principe de la propriété, le conflit garderait les proportions qu'il eut dans le passé, où il fut parfois aigu, mais sans rien qui ressemblât au bouleversement dont nous sentons les premières secousses et qui vient d'anéantir une civilisation, chez un peuple de l'Europe orientale.

Quand on pense aux grandes querelles d'idées qui ont agité le Moyen âge ou le XVI^e siècle, c'étaient des tempêtes dans un verre d'eau, si on les compare à la lutte déchainée aujourd'hui parmi nous. Il y a entre les deux à peu près la même proportion qu'entre le combat des Trente dans « la guerre des deux Jeanes » et les combats d'hier. Les hordes mêmes des Huns quand elles déferlaient sur notre terre de France, elles s'arrêtaient devant la majesté d'un évêque, parce que, étrangères à la foi chrétienne, elles n'étaient pas étrangères du moins à la foi en une justice supérieure à l'homme, et qui le jugerait. Le fléau de Dieu se trompait sur sa mission; mais il s'estimait fléau entre les mains de Dieu, et quand il croyait apercevoir le signe de Dieu, il s'arrêtait de frapper. Nous avons vu hier des hommes, je ne dis pas se moquer de Dieu, je dis jeter leur mépris et leur sottiture sur le tombeau qui est parmi nous le symbole même de l'héroïsme, parce que si l'héroïsme c'est uniquement l'homme, cependant c'est encore l'homme sacrifié à quelque chose de plus haut que lui, et cette pensée d'une réalité plus haute, plus durable, à laquelle l'homme aurait le droit de se sacrifier, c'est à leurs yeux, le préjugé malaisant qu'il faut chasser par le dédain. Si bien que la où nos fronts se découvrent, et nos yeux se mouillent de larmes, ils se moquent et crachent de mépris. Tant est profonde la séparation qui s'est creusée entre l'homme et l'homme; et l'on est tenté parfois de se demander si nous appartenons à la même humanité. Oui, c'est bien la même, mais elle n'a pas la même philosophie.

Pour la philosophie traditionnelle que l'on appelle quelquefois la philosophie humaine, parce que l'humanité jusqu'ici en a vécu, il y a une pensée immuable et éternelle. Au commencement était l'idée; elle était avant les collines, dans l'intelligence divine; et le monde n'en est que la réalisation, comme un monument réalise la conception de l'architecte. La vie est une ouvrière qui travaille d'après le gabarit qu'elle a sous les yeux. Ce qui dans nos jugements

s'écarte de la loi éternelle de vérité s'appelle erreur; et ce qui, dans nos actes, s'écarte de la loi éternelle de justice s'appelle mal. Le monde s'accordait jusqu'ici sur ces données; et s'il fallait chercher la pierre angulaire de notre civilisation, je n'hésiterais pas à dire que c'est la foi commune au primat de l'idée sur les faits.

Mais nous voyons au milieu de nous des hommes qui déclarent qu'avant la vie il n'y avait rien, ou ce qui revient au même, qui renoncent absolument à savoir ce qu'il y eut. La vie, je veux dire l'ensemble des choses, s'en va devant soi on ne sait où, comme un fleuve qui creuserait son lit en coulant. Ne me demandez pas le chemin qu'il suivra, je ne pourrai vous le dire que quand il l'aura suivi. L'idée n'est pas une cause exemplaire qui modèle les faits; elle est un résultat, et un résidu que les faits laissent dans notre esprit. La vérité se forme; elle n'est pas. Il ne faut pas, pour l'apercevoir, regarder derrière, mais devant nous. La loi, c'est la ligne que la vie trace en allant devant elle, au fur et à mesure qu'elle avance; elle se fait; et nul ne peut en prévoir les méandres et les caprices. Parler de droit immuable ou de loi éternelle, c'est folie; et ce que nous appelons lois de la vie, ce sont des observations que nous avons faites sur le champ restreint qu'embrasse notre vue, à nous, êtres éphémères, qui parlons d'éternité et d'infini, avec autant de sagesse que l'insecte pour qui tout l'espace tient entre deux fleurs et tout le temps dans la saison qu'il dure.

Vous avez observé ces gracieuses monettes qui descendent la Saône comme de petites balles de coton blanc, au fil de l'eau; imaginez qu'elles aient des tendances à philosopher, et à vouloir elles aussi déterminer le sens de leur mouvement; elles établiraient sans doute que c'est une ligne droite, puisque la rivière les porte en effet tout droit devant elles. Or, il se pourrait que, d'aventure, au moment même où elles hasarderaient cette généralisation, un petit remous les prit et leur fit décrire un tête à queue qui enverrait à la dérive toute leur philosophie. Elles auraient eu l'imprudence de prendre pour une loi l'observation d'une minute, et de se donner des airs de profondeur, alors qu'elles ne savent rien du fleuve qui les porte, ni de ses abîmes, ni de ses rives, ni des bouleversements de son lit; petits êtres légers, destinés à glisser à la surface, d'un contact si superficiel, que l'eau ne pénètre même pas le cocon serré de leurs plumes, et qui font sagement de se laisser guider à leur instinct; montant parfois à grands coups d'ailes vers le ciel et la lumière; et puis lassées des hauteurs et de l'effort, se laissant descendre, et reprendre à ce flot épais et bas, auquel elles voulaient échapper tout à l'heure, s'y enfonçant de tout leur corps, et s'en donnant à cœur joie d'y plonger et de s'y ensevelir; et puis s'en allant sur quelque rocher à sec, faire la moue à la vie, roulées en boule et la tête enfoncée dans le jabot, si boudeuses et si détachées qu'elles n'ont même plus le souci de leur grâce; en attendant que je ne sais quoi s'éveille en elles, au changement de saison qui les rappellera joyeusement aux lieux qu'elles avaient quittés: jouets de l'immensité qui les enveloppe, et où elles passent sans en rien connaître, jusqu'au jour où elles s'y perdront.

Ainsi, à peu près les hommes dont j'ai parlé voient-ils la destinée humaine. Tout coule et fuit; et parler d'idées éternelles, c'est se moquer. Se moquer tragiquement; car disputer à l'homme les jouissances que lui apporte la vie, c'est lui prendre son unique bien; et l'inviter à les sacrifier à une justice qui est une illusion, c'est le décevoir criminellement. Une civilisation bâtie sur cette sujétion au devoir, c'est une autre Bastille à emprisonner la liberté humaine, contre laquelle il faut amener la fureur populaire. De là ces colères sanglantes dont nous sommes les témoins épouvantés; et l'entreprise, que nous taxons de folie, de faire sauter à la dynamite jusqu'aux murs de la cité.

Le crime est de tous les temps; mais ce qui n'est pas de tous les temps, c'est, dans le criminel qui expie, la fierté du martyr; et dans ses proches, au lieu de l'humiliation d'un déshonneur familial, une piété fraternelle qui recueille ses cendres, pour en porter devant le monde l'urne glorieuse; comme autrefois une Electre, dans ce drame, lui aussi tout chargé d'idée, où la conscience humaine se révolte contre la destinée.

Comment ne pas voir que ce qui fait le péril, l'épouvante des entreprises antisociales d'aujourd'hui, c'est qu'à la force brutale des instincts s'est mêlée la puissance redoutable de l'idée. Le communisme est une philosophie, j'allais dire que c'est une foi. Les secousses qui font trembler la société, et y ouvrent des abîmes

où nous craignons parfois de voir notre civilisation s'engloutir, ce ne sont que les répercussions d'ébranlements qui se sont produits depuis longtemps déjà dans la profondeur des esprits. C'est la pensée qui arme le bras.

Une civilisation n'est que l'épanouissement social d'une idée, comme l'arbre immense, où les oiseaux, dit l'Evangile, viennent construire leur nid, tient dans la semence jetée en terre. La semence n'est rien qu'une graine que l'on fait couler dans le creux de la main pour en observer la forme et la couleur; mais quand elle prend contact avec la terre et que le temps a passé sur elle, elle porte les fruits dont les hommes se nourrissent et dont ils vivent ou dont ils meurent. Les gens arrêtés au bord du champ, un soir d'automne, pour amuser leurs yeux du pas cadencé du semeur, et du mouvement de son bras, comme des spectateurs attentifs à un rythme de danse sur une scène, ne songent pas à l'importance sociale de cet homme, et que c'est lui, de son travail, de la fortune de la semence qui tombe de sa main sur le sillon que dépend l'abondance ou la disette, la souffrance ou la joie de la cité à la prochaine saison. En voyant les audacieuses et terribles incursions de la philosophie dans les faits, on commence, semble-t-il, aujourd'hui à reconnaître sa place, je devrais dire sa primauté dans la cité.

Il n'est que temps. L'avait-on assez méconnue! A-t-on assez tenu la philosophie, j'oserais dire, à l'écart de la philosophie même, ne voyant que la psychologie que des observations physiologiques; dans la logique qu'une méthode; dans la morale qu'une science des mœurs; dans l'histoire de la philosophie qu'un musée des systèmes, sans vouloir aller plus profond que les faits, jusqu'à la substance qui les soutient, jusqu'à l'objectivité des lois de l'esprit, jusqu'à l'absolu qui fonde la morale, et qui explique la création, jusqu'à la vérité immuable qui juge les systèmes; bref une philosophie sans métaphysique, quelque chose comme une anatomie qui s'interdirait d'aller jusqu'au cœur; la science des mouvements et l'ignorance du moteur.

Nous a-t-on assez proposé, comme l'idéal d'une éducation nationale, une école sans idée, et qui n'est qu'une formation technique, propre à mettre dans les mains de l'homme l'outil de son métier, mais incapable de mettre en lui une conscience. Pensez qu'au moment où je parle à peu près toute l'éducation des enfants de France est ainsi conçue, sans perspective sur la destinée éternelle de l'homme, sans affirmation de l'immortalité de son âme, sans un principe qui soit un fondement solide de l'obligation; et alors, loin de vous étonner de certains fléchissements, vous admirez la vigueur que des siècles d'idéalisme et de foi ont su donner à l'âme française pour lui permettre de résister à une pareille aventure.

La neutralité — conception abstraite, sans fondement dans les êtres; car les êtres s'affirment ce qu'ils sont, et s'opposent à tout ce qu'ils ne sont pas. — J'a-t-on assez présentée, je ne dis pas comme une attitude à laquelle le malheur de la division des esprits dans un peuple peut, pour un temps, obliger les pouvoirs publics, mais comme un progrès, comme un statut moderne, comme une vertu du citoyen et un moyen de parvenir, faisant de cette défaillance de la virilité, de cette carence du caractère, et, en un mot, de cette déloyauté humaine, une sorte de loyalisme civique?

A-t-on assez poursuivi, traqué, exorcisé de notre vue tous les symboles de l'idée pure; la croix du chemin, le voile de la religieuse, l'association entre hommes préoccupés uniquement de prosélytisme, et qui ne partagent pas de bénéfices, et qui ne touchent pas de dividendes; suspects de détours et de fictions, dès lors qu'ils se réclament de cette chose devenue, semblerait-il, invraisemblable dans notre pays, le désintéressement?

Combien en avons-nous vu qui se sont fait un jeu d'ébranler dans la pensée du peuple la notion de justice, par les atteintes qu'ils lui ont portées, et se plaignent qu'on leur fasse tort; qui ont frappé à tour de bras sur les ressorts de la conscience, et voudraient qu'ils continuent de jouer pour la protection de leurs biens; qui ont jeté dans la vie sociale des négations incendiaires, et s'étonnent que leur maison brûle: ennemis hier de la foi, qui réclament aujourd'hui l'ordre, comme si l'ordre social ne s'appuyait pas sur la discipline individuelle, et la discipline sur une certitude: pauvres logiciens qui voudraient que la rivière continue de couler, quand la source est tarie; et que l'édifice se tienne quand le fondement est en ruine.

Mais aujourd'hui même, au lendemain du grand bouleversement de la guerre, à voir ce qui se fait et ce qui se dit autour de nous, n'aurait-on pas l'impression que toute la reconstitution nationale

tient dans un problème économique, sans une réparation de certaines ruines, sans une avenu, sans un regret, sans une pensée pour la réforme morale, toute pensée de ce genre étant écartée, chose étrange, comme un obstacle à l'avenir, bien loin qu'on l'envisage comme la condition de l'avenir, alors cependant que tous les problèmes nationaux et vitaux, celui de la paix, celui de la race même, redisent et crient, au milieu de ce silence paradoxal et faux, la parole divine qui enchaîne pour toujours la vie à la vérité, et fit de l'une la conséquence de l'autre : « Je suis la vérité et la vie, *Ego sum veritas et vita.* »

Si, pour reprendre une autre parole de l'Evangile, tout le monde avait « des oreilles pour entendre », la fortune d'une œuvre d'enseignement telle que la nôtre, serait grande. Car l'idée y est souveraine et maîtresse : la vérité sur le monde et sur l'homme est le premier article de son programme, elle rattache la loi humaine à un droit éternel; elle garde la science d'hypothèses aventureuses qui sortent de son domaine; elle inspire même à la critique littéraire, au delà des impressions d'art, des jugements de valeur. Notre Université se déclare catholique.

On a dit des discours de Thucydide dans son *Histoire* qu'ils ne sont pas sans doute la parole des orateurs auxquels il les attribue, mais qu'ils sont la voix même de la situation. Si la situation pouvait parler, si des entrailles même des faits, des profondeurs mystérieuses où s'élabore l'avenir national, une voix pouvait s'élever, je suis sûr que, pour notre profession de foi, pour notre culte de

l'idée, de la philosophie, si l'on veut, cette voix nous acclamerait je ne dis pas seulement comme une œuvre bonne en tous les temps, mais comme l'œuvre opportune du moment. Et je vous avoue que je sens tellement cette voix à fleur de terre, et la violence du sentiment des choses, qu'un de ces jours, je vous l'annonce, nous entendrons les pierres crier en faveur de nos écoles catholiques, de nos facultés catholiques *si hi tacuerint et lapides clamabunt.*

Mais quoi? les raisons même qui font l'opportunité de notre œuvre font aussi son importunité au regard de ceux qui suivent le train du jour; elle partage la disgrâce de l'idée pure dans un monde étourdi de naturalisme pratique; qui a inventé je ne sais combien de vocables à la louange de l'habile homme, et élevé à la hauteur d'un système — c'est le cas de le dire — l'art de se tirer d'affaire. On crie : « Vive la liberté! » mais on n'en use pas; et, en n'en usant pas, on la rend sans objet, ce qui est la plus sûre manière de travailler à la faire disparaître; on la tue en lui souhaitant de vivre. Si vous vous étonnez, on vous expose des raisons de camaraderie, de commodité : quand on vous a bien expliqué que l'on a suivi son petit intérêt, on croit s'être justifié; sans autre malice, sans paraître soupçonner qu'il y a un intérêt supérieur de l'idée, auquel il faudrait peut-être donner quelque chose aussi; que la solidarité est essentiellement un regard qui va au delà de soi; et qu'enfin le catholicisme est autre chose qu'un nom, et, avant tout, une logique de la vie.

LIBRAIRIE SAINT-LUC
MAISON LIELENS
R. VAN ESPEN-DUFLLOT Succ.
26, rue la Montagne BRUXELLES

Missaie romanum. — Breviarum romanum. — Livres liturgiques
Ascetisme. — Grand choix de livres de prières et de chapelets. —
— Imagerie religieuse. — Cachets de première communion —

Typographie. Lithographie. Reliures.

PAPIERS PEINTS Lincrusta, Papiers cuirs,
Tekko Linoleum,
Balatum, Congoleum. — Tissus d'ameublement.

FAUTEUILS-CLUB — TAPIS
CONSEILS, DEVIS SANS ENGAGEMENT

Maison BRION

SOUSCRIPTION ANONYME

117, Boulevard Anspach, BRUXELLES
Téléphone 224.88 Compte Chèques 13778



ORIENT EUROPE

PRINTEMPS, ÉTÉ :

pour la Ville, la Campagne et le Littoral

Choix de Carpets et Foyers fibre et soie, Foyers
lavables, Rideaux persans lavables, d'Origine, etc.

PRIX SANS CONCURRENCE

Battage -- Nettoyage -- Réparation

JACQUES ALAZRAKI & C. MOLITOR

Rue de Namur, 80, BRUXELLES, Tél. 212,25

Marbrerie Artistique et Commerciale

SERMON FRÈRES

Avenue Charlotte, 23, ANVERS Téléphone 539,34



Marbres
historiques

—
Exposition permanente
de
cheminées
de tous styles

—
Granits d'Ecosse,
de Suède
et des Vosges

—
Uelns et Boierie
hydraulique
à Berailles-l'Abbaye

—
Travaux de décoration
Art religieux
Pédestaux et Vases

Achat de collections de

TIMBRES-POSTE

de toute importance

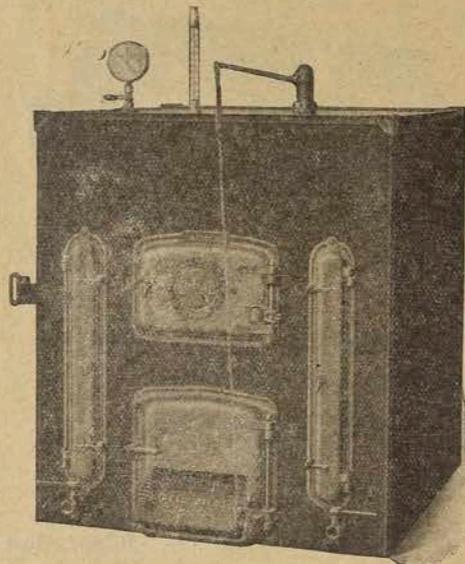


Faire offres à

A. WAROQUIERS

Rue du Berceau, 18, ANVERS, Tél. 203,58

Chèques Postaux 170,841



Chauffage Central

CHAUDIÈRES

“IDÉAL BELGA,”

en fonte, sectionnées. - Modèles perfectionnés
pour moyennes et grandes installations.

GRANDE ÉCONOMIE par l'emploi du coke

Maximum de sécurité et de solidité

LA MEILLEURE FABRICATION BELGE

NATIONAL RADIATOR COMPANY

Notice “D”, envoyée
franco sur demande

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE
VILVORDE

Notice “D”, envoyée
franco sur demande.